

choisir



revue culturelle
n° 532 – avril 2004

(Mondialisation :
pas de miracles !



Christ ressuscité, c'est à toi que je m'adresse au nom de ceux qui doutent et de ceux qui cherchent. Ceux qui croient et ceux qui nient. Ceux qui te savent vivant et ceux qui te croient mort.

Tous te respectent parce que tu as été crucifié, abattu par les puissants, sincère avec toi-même jusqu'au bout. Tous t'admirent parce que tu as aimé les hommes, leur faisant confiance ; très peu se moquent de toi, de tes mains trouées ou de ton cœur percé. Aujourd'hui même, des millions te recevront en eux, sous le signe du pain, Christ ressuscité...

Permetts-moi de t'expliquer un désir ressenti par un grand nombre : que nous puissions croire en ta résurrection. Et non comme un beau rêve dont on s'enchant. Et non comme une certitude un peu simpliste d'hier que des exégètes teintés de psychanalyse ramènent à de justes proportions, c'est-à-dire une verbeuse incertitude. Délivre-nous de ces professionnels du doute.

Que nous puissions croire en ta résurrection parce que nous la vérifierons, aujourd'hui, dans notre existence d'homme.

Christ ressuscité, nous ne te cherchons plus, telle Madeleine, comme un cadavre à embaumer parmi d'autres cadavres. Nous te cherchons, nous te trouvons parmi les vivants, au cœur de ceux pour qui la prière n'est pas un alibi mais une force pour précipiter un avenir meilleur.

René Berthier



choisir

n° 532 – avril 2004

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Yvonne Jeannerat

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.–
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–
Prix au numéro : FS 8.–
En vente dans les librairies Payot
choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, monument
à l'amitié URSS-Egypte (Assouan)
p. 5 : JJK photos
p. 10 : Librairie philosophique J. Vrin
p. 28 : JJK photos
p. 35 : Pinacothèque nationale d'Athènes

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Mondialisation, le piège <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
A l'impossible... <i>par Luc Ruedin</i>	
Spiritualité	9
S'abandonner à Dieu <i>par Suzanne Eck</i>	
Religions	13
Mondialisation et dialogue interreligieux <i>par François Evain</i>	
Politique	17
Une mondialisation maîtrisée <i>par René Longet</i>	
Société	21
Gare aux mirages ! Société de l'information et développement <i>par Michel Egger</i>	
Histoire	25
Les musulmans en Suisse <i>par Thierry Schelling</i>	
Cinéma	30
Un Christ baroque <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Expositions	33
Du Greco à Delacroix <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	36
Montesquieu ou la trompeuse douceur de vivre <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	39
Saint Augustin rendu aux siens <i>par Albert Longchamp</i>	
Livres reçus	43
Chronique	44
Charles Péguy, notre contemporain <i>par Pascal Décaillet</i>	

Mondialisation, le piège

Je veux bien que la mondialisation procède d'une bonne intention. Il s'agit d'unir, de jeter des ponts, de faire circuler les biens, de partager; d'abolir les clivages qui engendrent l'injustice et l'inégalité, en un mot, de prendre au sérieux cette vérité fondamentale, que la création est à tous. Que les peuples se lèvent donc, toutes races et classes sociales confondues, qu'ils se redressent enfin reconnus dans leurs aspirations les plus essentielles ! A l'heure où l'humanité est de plus en plus consciente de son interdépendance, qu'ils osent exister comme des partenaires capables de gérer ensemble le bien commun mondial, cette terre donnée à tous. Voilà le rêve qui nous habite.

Gérer ensemble le bien de tous. Beau programme, et mobilisateur de surcroît. Qui oserait le mettre en doute ? La mise en pratique est plus complexe, et ne fait de loin pas l'unanimité. Si certains pensent que chacun devrait s'efforcer de regarder au-delà de son particularisme, de ses intérêts propres, de ses frontières nationales, religieuses, économiques, pour reconnaître l'autre, l'écouter; entendre ses requêtes, pour dialoguer et chercher ensemble un modus vivendi, comme deux voisins qui se respectent et se rencontrent aux limites de leurs propriétés respectives, d'autres estiment plus efficace de déplacer les bornes et de mordre sur le terrain d'à côté. Mondialisation concertée ou mondialisation sur le dos des autres, il n'y a pas de troisième terme.

Une gestion commune et équitable du monde était possible ; les fabuleux progrès de la technologie le laissaient espérer en mettant au point des instruments d'analyse et d'intervention nécessaires, et l'ONU et ses agences avaient fait le pari d'y arriver. Mais une autre idéologie a pris le relais. Assimilant son propre profit au progrès, la satisfaction de ses besoins à la liberté, elle s'impose par l'argent et par les armes comme la seule alternative capable de rassembler l'humanité. La main sur le cœur, le mensonge à la bouche, falsifiant les informations et invoquant Dieu, ses prédicants hypocrites appellent « croisades » leurs guerres et « liberté » leur joug. Sinistre farce qui n'abuse que des

compères empressés de jouer les petits chefs et dont le monde entier déguste aujourd'hui les fruits amers. Des gouvernements inféodés, des terres occupées, des ressources confisquées, la nature violée et des millions d'hommes et de femmes lâchés, repoussés dans la marge : la spirale de la violence est bel et bien amorcée. Pour la conjurer, les apprentis sorciers qui ont ouvert la boîte de Pandore font le tri entre les bons et les méchants ; ils invitent à choisir entre eux-mêmes et le terrorisme. Triste dilemme, choix impossible entre des alternatives qui n'en sont pas, tant les deux termes se confondent.

Deux conceptions de la mondialisation s'opposent, deux anthropologies antagonistes qui fondent deux types de société. L'une met l'homme au centre, sa dignité, sa liberté, son désir de l'autre, l'homme sujet de droits inaliénables communs à toute l'humanité, responsable de sa propre histoire. L'autre ne retient que les intérêts particuliers, les besoins d'une nation, d'une race, d'une classe, d'une religion, d'un quelconque consortium, élevés au rang de dénominateur commun.

Qui sème le vent, récolte la tempête. Après l'invasion et l'occupation de l'Irak, après les attentats de Bagdad, d'Istanbul, de Rabat et de Madrid, le ciment de l'humanité n'est plus le commerce et le profit, ni les grandes structures imaginées par des idéologues plus intéressés que généreux. Le terrorisme et la peur qu'il engendre sont en passe de devenir le bien le plus commun et le mieux partagé du monde. Sur ce sombre horizon, une lueur d'espérance pointe, fragile et forte, susceptible d'éclairer le choix politique. Sans contrainte - c'est sa fragilité - elle invite à opter entre le triomphe éphémère de la violence, l'assassinat de l'innocent ou la force et la joie d'une vie que la terre ne parvient pas à contenir. Croire et lutter pour que la Pâque de l'humanité soit possible.

Pierre Emonet s.j.



■ Info

La Suisse contre les droits humains ?

En 1990, Humberto Alvarez-Machain, un Mexicain soupçonné d'avoir participé à la torture et au meurtre d'un agent de la Drug Enforcement Agency (DEA) états-unienne au Mexique, a été enlevé dans son cabinet sur ordre de la DEA et emmené aux Etats-Unis sans que les autorités mexicaines en aient été informées et sans ordre d'arrestation. Aucune demande d'extradition n'a été déposée au Mexique. Acquitté en 1992, Alvarez-Machain a lancé une action en dommages et intérêts contre son ravisseur, au nom de l'Alien Tort Claims Act (ATCA). Cette loi permet depuis plus de 200 ans à des victimes étrangères de graves violations de droits humains de porter plainte aux Etats-Unis, à condition que les accusés se trouvent dans le pays ou, s'il s'agit d'entreprises, qu'elles aient des filiales aux Etats-Unis. Il a été donné suite à sa plainte. Mais le gouvernement américain a fait appel devant la Cour suprême. Le jugement est attendu pour la fin juin.

Le risque est grand de voir l'ATCA sortir de ce procès fortement diminuée. Cette loi subit des demandes de restrictions, qui ont trouvé un accueil favorable auprès de l'administration Bush et de plusieurs gouvernements étrangers, dont la Suisse !

Ainsi, à la suite de la plainte de victimes birmanes de violations de droits humains contre la firme pétrolière américaine Unocal, et de la plainte de victimes de l'apartheid contre des entreprises multinationales et des banques (comme le CS group et l'UBS), certains accusés ont créé un groupe de pression pour affaiblir l'ATCA. Selon des déclarations du ministre de la justice

sud-africain, l'administration Bush a recommandé instamment au gouvernement sud-africain d'adresser au tribunal états-unien compétent un dossier d'Amicus Curiae (dossier des amis de la cour) contre la plainte des victimes de l'apartheid. Malgré une résolution précédente de rester neutre dans le cas de cette plainte, le gouvernement sud-africain a écrit cette lettre (position contre laquelle Desmond Tutu s'est élevé).

C'est à présent au tour des Anglais, des Australiens et des Suisses de se référer à ce dossier d'Amicus Curiae. Notre Département fédéral des affaires étrangères, plus précisément la Direction du droit international public, a signé le 24 janvier dernier cet Amicus Curiae.

Les intérêts économiques de certaines de nos entreprises installées aux Etats-Unis justifient-ils cette atteinte à la défense des droits de l'homme ? De nombreuses organisations de défense des droits humains et des institutions religieuses ont protesté contre toute limitation de l'ATCA. Parmi elles, Amnesty International, l'Organisation mondiale contre la torture, la Fédération internationale des droits de l'homme, Oxfam International, Human Rights Watch, le Congrès juif mondial, Jubilee South Africa. De même, plus de cent professeurs de droit et experts en droits humains ont pris la défense de l'ATCA, dont Mary Robinson (ancienne haut-commissaire de l'ONU aux droits de l'homme), Richard J. Goldstone (ancien juge à la Cour constitutionnelle sud-africaine et ex-procureur en chef au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie et le Rwanda) et Stefan Trechsel (ancien président de la Commission européenne des droits de l'homme, professeur de droit pénal et de procédure pénale à l'Université de Zurich). En Suisse, la Déclaration de

Berne et TRIAL ont également signé un dossier contre les restrictions à l'ATCA. Pour plus de détails : www.nosafehaven.org.

■ Info

Guerres et viols

Marilyn Ann Martone, représentante du Saint-Siège à l'ONU, est intervenue le 4 mars dans le cadre de la 48^e session de la Commission de l'ONU sur le statut de la femme, à New York. Elle a dénoncé les violences sexuelles auxquelles les femmes sont soumises, notamment lors des conflits. « La femme est une cible spéciale pour les combattants, d'une manière qui déshumanise leur dignité... L'implication des femmes dans l'organisation des soutiens médicaux et psychologiques pour les victimes de telles violences pourrait être d'une importance significative. »

Parmi les têtes de liste des pays où des violences sexuelles contre les femmes et les filles sont commises en toute impunité, on trouve la République démocratique du Congo. Selon l'agence africaine DIA, environ 5000 femmes ont été violées dans la province du Sud-Kivu (Est du pays) entre octobre 2002 et février 2003, soit une moyenne de quarante viols par jour ! Cette région est depuis cinq ans le théâtre d'affrontements sanglants opposant différents groupes armés.

■ Info

Violence dans la famille

La Conférence épiscopale suisse (CES) a accueilli favorablement l'initiative parlementaire *Protection contre la violence dans la famille et dans le couple*, actuellement en consultation, qui permet l'expulsion immédiate du foyer des personnes violentes. Elle a adressé le 2 mars sa prise de position au conseiller fédéral Christophe Blocher, soulignant que l'Etat a le devoir de protéger celles et ceux qui subissent la violence domestique. La CES rend la Confédération attentive aux atteintes dans leur santé psychique des personnes victimes du climat de violence régnant dans leur foyer. Car la violence se manifeste également par « un climat de terreur, d'intimidation ou toutes formes de manipulations dont certains peuvent user et qui se résument en prise de pouvoir (l'argent comme moyen de pression par exemple) ». Les évêques soutiennent donc une formulation de la loi qui considère véritablement les conséquences psychologiques de la violence dans la famille. Ils se disent encore favorables à l'introduction de procédures de traitement des affaires



« simples et rapides » dans les cantons, mais s'opposent à la possibilité d'un retrait de la plainte « si la partie défenderesse suit un programme de rééducation sociale... [car] un tel programme ne peut être couronné de succès que si l'auteur des violences est conscient de sa nécessité et de sa responsabilité dans le recours de la violence ».

■ Info

Europe et asile

Le secrétaire général de l'ONU Kofi Annan a reçu le 29 janvier le Prix Andreï Sakharov pour la liberté de penser. Lors de son discours prononcé devant le Parlement européen, il a mis l'accent sur la nécessité de mettre en place des politiques d'asile claires et justes. « Lorsque les réfugiés ne peuvent demander l'asile à cause des barrières offshore, sont détenus pour de longues périodes dans des conditions inhumaines ou se voient refuser l'entrée pour cause d'interprétation excessive de la Convention, le système d'asile est compromis et c'est la Convention elle-même qui est compromise. » Il a attiré l'attention sur le terrible sort des habitants des pays pauvres qui doivent quitter leurs maisons et s'exposent pour cela à des dangers parfois fatals, comme « étouffer dans des camions, périr noyés en mer, mourir de froid dans le train d'atterrissage d'un avion ».

De son côté, cinq organisations chrétiennes, dont le Jesuit Refugees Service, ont demandé la modification du projet de loi européen sur l'asile. Celui-ci prévoit notamment que les Etats membres pourront refuser l'asile à une personne, même si celle-ci a fait appel contre la décision (il n'y aurait plus de suspension de la décision).

■ Info

Trafic d'organes

Des religieuses espagnoles et brésiliennes des Servantes de Marie tentent de dénoncer le trafic d'organes de mineurs au Mozambique. Voici deux ans que ces femmes récoltent des informations à ce sujet et plusieurs menaces de mort ont été proférées contre elles.

Le procureur général de la République Joaquim Madeira a reconnu publiquement l'existence d'un trafic très lucratif d'organes humains au Mozambique, mais l'enquête piétine. Face au laxisme des autorités, les religieuses ont lancé un appel à la communauté internationale, répercuté par l'agence *Vidimus Dominum*. De nombreux enfants, la plupart vivant dans la rue, ont disparu, rapportent-elles. Les cadavres de certains d'entre eux ont été retrouvés, sans organes... « Les victimes de ces disparitions sont les plus pauvres parmi les pauvres. Qui les cherche ? Qui pleure leur disparition ? », se révolte une missionnaire de Nampula.

■ Info

Pauvreté et élection aux USA

Le Conseil national des Eglises des Etats-Unis (NCC) veut faire participer les couches les plus pauvres aux présidentielles. Il investit 15 millions de dollars pour faire enregistrer 2 millions d'électeurs défavorisés d'ici les élections de novembre, « afin d'assurer qu'une démocratie authentique se penchera sur la situation de nos citoyens les plus déshérités », a expliqué Bob Edgar, secrétaire général du NCC.

L'enregistrement des électeurs est volontaire aux Etats-Unis. Or le taux d'enregistrement est lié au revenu des habitants. Seuls 53 % des Américains gagnant moins de 5 000 dollars par an sont enregistrés et seuls 34 % d'entre eux ont voté lors des élections de 2000. A l'inverse, 82 % des citoyens gagnant plus de 75 000 dollars par an sont enregistrés et 74 % ont voté lors des dernières présidentielles.

■ Info

Pauvreté en Serbie-Monténégro

Le taux de pauvreté en Serbie-Monténégro est passé de 2 à 21 % au cours de ces dix dernières années, annonce la Caritas locale. Ainsi 650 000 personnes sont assistées par l'Etat, sur une population de 10 651 000 individus. Le taux de chômage atteint les 24 % Cette pauvreté a des conséquences dramatiques : corruption à tous les niveaux et dans tous les domaines, éclatement des familles, trafic d'êtres humains et prolifération de la criminalité.

■ Info

Cathédrale de Shanghai

La rénovation de la cathédrale de Shanghai (l'évêque de Shanghai est le jésuite Mgr Jim Luxian), construite en 1910 par la province française de la Compagnie de Jésus, est en cours. Un artiste, le Père Thomas Lucas s.j., a réalisé 56 panneaux de verre, dont certains retracent l'œuvre de saint Ignace de Loyola et d'autres des moments fondamentaux de l'Evangile. Pour le

Père Lucas, le défi est immense et fascinant : « Nous pouvons porter saint Ignace dans la première cathédrale chinoise du XXI^e siècle, en mettant une âme authentiquement chinoise à l'intérieur des pierres de l'édifice, construit en style franco-gothique. »

Ses œuvres respectent le style chinois, avec des inscriptions adéquates et une « symbologie » immédiatement compréhensible pour la population du pays. « Ma plus grande satisfaction, raconte l'artiste, a été de voir des jeunes entrer par curiosité et d'entendre leurs commentaires positifs, étonnés de voir un style chinois authentique. » Mais le travail n'est de loin pas achevé : 865 panneaux manquent encore !

■ Info

Les laïcs à « la Catho »

Les laïcs représentent les deux tiers des étudiants en théologie de l'Institut catholique de Paris dit « la Catho », alors qu'il y a une dizaine d'années ils y étaient minoritaires. Lorsque les premiers laïcs se sont inscrits, après que le Concile Vatican II eut reconnu et précisé pour la première fois le rôle des non-clercs dans l'Eglise, il s'agissait essentiellement de croyants auxquels leur paroisse avait décidé d'offrir une formation théologique. A ceux-ci se sont progressivement joints de plus en plus de particuliers animés par une démarche personnelle.

A l'impossible...

A l'impossible nul n'est tenu ! S'y tenir tient du miracle. Qui peut y prétendre ? Y tendre peut-être et encore ! Le possible est déjà suffisamment contraignant. L'accomplir au jour le jour requiert effort, persévérance, ténacité. Chacun connaît l'exigence : tâches à remplir, promesses à tenir, attentes à satisfaire. Heureux qui va ce chemin et découvre la fécondité de sa fidélité. Sa vie prend forme et cohérence. Il recueille des fruits de paix et de joie. Faisant son possible, il lui est alors donné de croire que la vie est bonne.

Ceci malgré ou plutôt grâce à ses défaillances. Multiples, elles le rappellent à l'humilité qui lui offre justement de mieux recevoir la vie. Elles lui permettent d'incarner l'idéal qui l'anime et l'intime à l'exigeante réalisation de soi. En effet, il peut sans le relativiser mettre en œuvre son idéal. Il lui confère une figure humaine unique et précieuse par la singularité de son itinéraire. Utiles, ces défaillances le sont aussi au sens où elles lui donnent sa mesure et la mesure : il connaît ce qu'il peut et où il faillit. Il agit au rythme qui lui convient. Ni trop vite, ni trop lentement. Au juste moment. Dans la force du mouvement ou la retenue du geste. Il accomplit ainsi son existence d'homme.

Qui va ainsi se découvre surpris de recevoir la vie de ses fragilités. Lui est manifesté qu'il peut se tenir debout en toute situation. Ou presque. Reste la mort ! A l'impossible nul n'est tenu.

Si. Quelqu'un. Jésus-Christ ! Lui l'a tenu. Un jour il a accompli la Pâque. Il a retourné la mort en Vie. Accomplissant sa vie jusqu'à l'extrême, il lui a été donné de voir se briser ce qui la rend impossible. Il faut pour cela un étrange amour. Qui n'est pas de ce monde. Et qui trace un chemin, une voie. Tangible au sens de la foi.

Etrange toucher de la résurrection qui s'inscrit dans le monde sans en être. Car il passe ce toucher d'Amour tel une caresse, une tendresse... qui nous redresse. Transfigurant, il nous met debout alors que nous sommes effondrés. Il nous met en marche alors que nous sommes paralysés. Il nous donne de vivre pleinement, cet étrange Amour; pour que nous ne tenions plus à nos impossibles.

Luc Ruedin s.j.

S'abandonner à Dieu

Du bon usage de la sagesse de Maître Eckhart

●●● **Suzanne Eck**, Orbey (France)
Moniale dominicaine

« La réalité sublime et merveilleuse que nous appelons Dieu doit être cherchée d'abord et avant tout dans le cœur de l'homme », nous rappelle Cyprian Smith, un moine bénédictin anglais, au début de son étude sur Eckhart. « Si nous ne le trouvons pas là, nous ne le trouverons nulle part, si nous le trouvons là, nous ne pouvons plus le perdre. »

Oui, si Dieu est né seulement à Bethléem et non dans notre cœur, son incarnation est vaine pour nous. Mais cela ne signifie pas que n'importe quelle expérience subjective peut être un signe de la présence de Dieu en nous. Si nous pensons cela, nous sommes totalement livrés à notre subjectivité ou même à notre sottise ! Les signes de la présence de Dieu en nous doivent être cohérents pour devenir langage ; ils doivent aussi être vérifiés par d'autres à qui nous accordons notre confiance ou par le soutien d'une longue tradition.

« Le prêt-à-porter spirituel » que semble vouloir imposer l'Eglise est rejeté vigoureusement à l'heure actuelle par de nombreux courants et il y a parfois dans cette méfiance de bonnes raisons : la routine pure et simple n'aide pas à trouver le chemin de Dieu. Mais

si on rejette tout à la fois ce que la tradition chrétienne propose et ce dont elle témoigne, on risque de jeter le bébé avec l'eau du bain et de perdre le sens des choses de Dieu !

« Le désir et les aspirations spirituelles sont manifestes, mais la religion traditionnelle ne réussit plus à les prendre en compte. C'est pourquoi les jeunes sont portés dans toutes les directions qui leur conviennent le mieux : les religions orientales, la méditation transcendantale ou encore ces substituts dangereux et destructeurs que sont la magie et l'occultisme, la drogue, la violence et le sexe » (Cyprian Smith). Sans aller jusqu'à ces excès, nous ressemblerions plutôt à ces gens dont parle Eckhart, qui ont du bon vin dans leur cave et qui ne l'ont jamais goûté !

Communier

Il ne faut pas affirmer trop vite que la raison et la cohérence ne sont d'aucune utilité pour trouver Dieu, car l'homme qui renonce à la raison n'est plus vraiment un homme. Eckhart déclare il est vrai que « Dieu est définitivement inconnaissable » ou plutôt il

Devenir Dieu en confiant notre vie à Dieu, à sa grâce, sans craintes ni projections. Tel est le chemin que préconisait au XIII^e siècle déjà le dominicain Johannes Eckhart, maître du mouvement mystique rhénan. Une théologie avant-gardiste, fondée sur une culture vaste et solide.

Cyprian Smith,
Un chemin de paradoxe. La vie spirituelle selon Maître Eckhart. Cerf, Paris 1997, 184 p.

Suzanne Eck,
« Jetez-vous en Dieu », initiation à Maître Eckhart. Cerf, Paris 2000, 160 p.

dit : « Si tu comprends quelque chose de Dieu, il n'est rien de cela. » Il ajoute cependant, et d'autres théologiens avec lui, que nous pouvons savoir ce que Dieu n'est pas.

D'ailleurs, ce Dieu inconnu et inconnaissable s'est révélé, c'est du moins ce que croit la tradition chrétienne. Il s'est discrètement approché de l'homme pour lui faire pressentir quelque chose de sa splendeur, comme un ami qui, jouant à cache-cache avec un aveugle, tousse de temps en temps pour diriger et activer sa recherche.

On ne peut pas nommer Dieu, ce serait en quelque sorte en faire le tour, mais les mots de l'Écriture sont privilégiés pour nous mettre sur la bonne piste, ceux également de quelques saints reconnus qui peuvent transmettre leur sagesse.

Il y a enfin une autre façon, toujours efficace, de connaître Dieu : c'est de se donner intérieurement à lui, dans un abandon total et dans la confiance. De ce Dieu inconnu, Eckhart avoue être devenu éperdument amoureux. « Comment donc dois-je faire ? demande l'auditeur étonné. Tu dois totalement échapper à

ton être-toi, et ton être-toi et son être-lui doivent totalement devenir un "mien", que tu comprennes éternellement avec lui son être originaire incréé » (*Sermon 83*). C'est donc en devenant nous-mêmes fils de Dieu que nous le connaissons : il y a pour le chercheur de Dieu une invitation à accueillir la grâce de son Seigneur et à opérer un rigoureux effort de discerne-

ment pour « sortir de son être-soi ». Ce sera le chemin du renoncement et l'entrée dans une profonde communion avec le Seigneur. Car « connaître » au sens biblique signifie aussi « communier ».

Avant d'accorder la paternité du Nouvel-Age à Eckhart, et surtout avant d'en faire un champion de l'anti-intellectualisme, il faudrait considérer l'immense effort de réflexion théologique qu'il n'a jamais cessé de fournir et dont témoignent ses nombreuses citations, explicites ou non, de toutes sortes de maîtres (on commence à les recenser systématiquement). On trouve chez lui des traces de philosophes chrétiens, juifs, arabes, perses, sans compter les citations du Nouveau Testament en hébreu et en grec et, bien sûr, en latin. Eckhart ne lisait pas toutes ces langues, mais il en avait obtenu des traductions. Cet immense effort de culture, de réflexion et de prière, il le poursuivra même lorsque sa charge de provincial et de conseiller des moniales exigera de lui de longues marches (à pied) à travers l'Europe.

Comme son aîné, Thomas d'Aquin, Eckhart écoute avant d'affirmer son accord ou son désaccord. Il lui arrive bien de dire de ses contradicteurs : « Ce sont des ânes », mais du moins il sait en quoi et pourquoi. Quand il s'agit de vie spirituelle, il n'insiste pas pour obtenir un changement de mentalité ou de comportement ; il sait qu'il y a des aveuglements provisoirement sans remède. Mais en matière de foi, Eckhart défend la vérité de l'Évangile, là surtout où la générosité de Dieu n'est pas comprise, là où les grands clercs eux-mêmes se mettent à boiter.



Eckhart est pénétré et soutenu encore par une autre tradition, pas seulement théologique cette fois : celle des premières générations des Prêcheurs (le nom propre des dominicains). Leur idéal de pauvreté mendicante, leur sens de l'égalité de tous les frères, leur zèle pour l'étude théologique, indispensable instrument de leur apostolat, leur désir de procurer le salut de leurs prochains et de tous les hommes, tout cela est une préparation merveilleuse à percevoir un visage de Dieu miséricordieux et bienveillant, amical envers l'homme. L'influence de saint Dominique, qui apprenait à ses fils à se comporter « en hommes d'Évangile », est encore sensible, et le Dieu de ces religieux a le visage du Christ.

L'influence de ce style de vie sur les Rhénans ne fait pas de doute. On la retrouve chez leurs trois chefs de file : Eckhart, Tauler et Suso qui se réfèrent souvent à l'exemple de saint Dominique. On la retrouve encore, vivante et efficace, chez Timothy Radcliffe, maître de l'Ordre jusqu'en 2001.

Dieu à nos côtés

Le Dieu d'Eckhart ne trône pas quelque part au-dessus de la création, de sorte que nous puissions tout juste le contempler du fond de notre bassesse. Il est près de nous, en nous et veut faire de nous ses amis qui ont part à tous ses biens. Cette vision peut sembler blasphématoire, et nous autres humains avons du mal à l'accepter. C'est comme un désordre introduit dans notre univers. Mais les grands théologiens du IV^e siècle affirmaient eux, sans hésiter, que « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu », formule souvent répétée par Eckhart et par où peut entrer toute la mystique.

Mais pour bien comprendre le choc du message d'Eckhart, il faut aller plus loin encore : le Dieu dont il parle est un Dieu qui aime l'homme, jusqu'à en oublier sa propre dignité et son rôle de Dieu. Il cherche l'homme et le suit dans tous ses détours, sans qu'aucun obstacle ne puisse vraiment le retenir dans sa quête : « Alors même que de grandes imperfections t'auraient fait dévier au point que tu ne puisses plus te croire près de Dieu, tu dois cependant te dire que lui est près de toi. Que l'homme soit près ou loin, lui ne s'éloigne jamais. Il reste toujours dans le voisinage ; et s'il ne peut demeurer dans l'homme, il ne va jamais plus loin que l'autre côté de la porte (*Entretiens spirituels*).

C'est là une prédication essentiellement dominicaine. On dit de saint Dominique qu'il fut le prédicateur de la grâce dans notre liturgie, car il annonçait l'amour inconditionnel de Dieu. C'est de se savoir aimé ainsi qui peut convertir un homme « avant qu'il n'ait quitté l'église, avant la fin du sermon » (*Sermon 66*).

Ce n'est donc pas tant ce que nous faisons ou voulons faire pour Dieu qui compte, mais ce que nous le laissons faire en nous. Il nous faut le laisser « naître en nous », pour que nous devenions d'autres Christ en lui, ce qui est la destinée de tout être humain. C'est pour cela qu'il a été créé. « Qui est homme ? Celui qui tient son nom de Jésus-Christ » (*Sermon 25*).

Il nous faudra donc, si nous voulons suivre le chemin montré par Eckhart, renoncer à la conquête de tout avantage personnel ; il faut en effet vivre « sans pourquoi », sans but autre que la gloire de Dieu, afin de ne pas devenir semblables aux marchands que Jésus a chassés du Temple. « Je dis plus : tant que par ses œuvres, l'homme recherche quoi que ce soit des dons que Dieu peut faire ou veut faire, il ressemble

encore à ces marchands. Si tu veux être absolument vide de tout marchandage, il te faut faire tout ce dont tu es capable dans toutes tes œuvres et ne viser que la pure louange de Dieu » (*Sermon 1*).

L'exemple de ce détachement entier est bien sûr le Christ lui-même, celui qui veut naître en nous et que nous devons devenir. C'est ainsi que le Christ est au centre de toute la théologie d'Eckhart, même si, par certains traits, sa démarche s'apparente à celle d'autres disciplines religieuses. C'est dans le Christ que se rejoignent le monde créé et le Créateur, en une union parfaite à laquelle l'homme est appelé à participer.

Ni calcul ni peur

Le chemin de Jésus est un chemin de sortie de soi, de dépouillement, non comme une punition qu'on s'infligerait, mais comme un moyen d'échapper à la prison de notre moi. Ce n'est donc pas à peu de frais qu'on peut s'engager sur cette route ; il faut se donner tout entier, et sans aucun calcul.

Pourtant ce don de nous-mêmes ne doit pas se faire dans un effort tendu, mais avec souplesse, joie et humour : « L'âme est faite pour un bien si grand et si sublime qu'elle ne peut en aucune manière trouver le repos et se hâte constamment

de dépasser tous les modes afin de parvenir au bien éternel qu'est Dieu, pour lequel elle est créée. Et on n'y parvient pas impétueusement, l'homme s'appliquant en grande obstination à ce qu'il fait ou omet, mais rien qu'avec douceur, en fidèle humilité et renoncement à soi-même, en cela comme en toute chose qui arrive. Non pas que l'homme se mette en tête : "Voilà ce que tu feras absolument, quoi qu'il en coûte !" Ce n'est pas bien, car par là il s'affirme lui-même. S'il lui arrive quelque chose qui lui pèse, le chagrin et le trouble, ce n'est pas bien non plus, car par là il s'affirme lui-même. Si une grande contrariété lui advenait, il devrait se laisser conduire par Dieu, s'incliner humblement sous sa main et recevoir de lui avec douceur et confiance tout ce qui lui arrive : ce serait bien » (*Sermon 62*).

Et que personne ne prenne peur. Au fond, la vie spirituelle est simple : il suffit de ne pas se préoccuper de soi, de mettre un pas après l'autre dans la voie qui nous semble celle de Dieu, de ne pas nous prendre trop au sérieux, et Dieu qui nous aime nous conduira où il nous veut.

« En toutes ses œuvres, un homme doit tourner sa volonté vers Dieu, ne considérer que Dieu seul ; qu'il chemine ainsi droit devant lui, avance sans crainte et n'aille pas se demander si c'est bien ainsi et s'il ne se comporte pas mal. Si, en donnant le premier coup de pinceau, un peintre pensait à tous les autres, il n'aboutirait pas. Si quelqu'un devait se rendre dans une ville et se demandait comment faire le premier pas, il n'aboutirait à rien. C'est pourquoi il faut suivre le premier mouvement et marcher droit devant soi ; on arrive alors où il faut, et c'est bien ainsi » (*Sermon 62*).

Erratum

Dans l'article de **Pierre Emonet**, *Le poids politique du Vatican* (« choisir » n° 530, fév. 2004), une erreur s'est glissée.

A la page 16, où il est écrit : « *l'Etat du Vatican (qui est membre de l'ONU)...* » il faut lire « *l'Etat du Vatican (qui n'est pas membre de l'ONU)...* »

S. E.

Mondialisation et dialogue interreligieux

●●● **François Evain s.j.**, Rouen
Dr ès lettres, écrivain

De quelle mondialisation s'agit-il ? Le vocabulaire est ambigu. On oppose les rencontres de Davos ou de Gênes à celle de Pôrto Alegre ou de Bombay : les premières concerneraient la mondialisation, les autres regrouperaient les « antimondialistes » ou mieux les « altermondialistes ». ¹ Il serait absurde de prétendre s'opposer à ce phénomène : il accompagne l'évolution du monde depuis environ cinq siècles.

La préhistoire de la mondialisation commence en effet avec la découverte de l'Amérique, en 1492. Son premier modèle est alors « l'eupéanisation ». Dès la Renaissance, « l'Europe part à la conquête des autres continents par ses navigateurs, ses explorateurs, ses missionnaires et ses militaires ». ² Personne, à l'époque, ne mettait en doute l'universalité du modèle européen, signifié par le renouveau des arts des

sciences et des lettres. Cet humanisme trouvait sa clé de voûte dans la religion catholique. Dès 1494, par le célèbre Traité de Tordesillas, le pape partageait l'évangélisation du Nouveau Monde entre les Espagnols et les Portugais. ³ Une seconde étape de la préhistoire de la mondialisation peut être repérée au XIX^e siècle : d'une part avec le développement de l'industrialisation grâce, en particulier, aux multiples utilisations de la machine à vapeur mais aussi, d'autre part, avec l'extension du « modèle européen » à l'Asie et surtout à l'Afrique par le développement d'« empires coloniaux ».

Aujourd'hui

On s'accorde habituellement à situer la naissance de la mondialisation proprement dite à la fin de la Deuxième Guerre mondiale (mai 1945). La création de l'ONU (1946) et surtout la « Déclaration universelle des droits de l'homme » (1948) expriment l'émergence d'une conscience planétaire de l'humanité. Trois dates surtout marquent le déploiement de ce phénomène. Dans les années 1980, le « choc pétrolier » met en évidence l'interdépendance économique de tous les pays du monde. La « chute

Le XXI^e siècle commencé se caractérise par le développement de la mondialisation. Ce phénomène est contemporain d'un autre qu'on désigne - surtout depuis les événements du « 11 septembre 2001 » - comme un « retour du religieux ». Tout se passe comme si l'avenir de la mondialisation était lié au dialogue interreligieux, dialogue dont les rencontres d'Assise ont donné un magnifique exemple.

1 • L'emploi du terme (anglo-saxon) de « globalisation » enferme les phénomènes sociaux dans leur dimension économique et financière. On peut reprendre ici la distinction de Bergson entre « morale ouverte » (mondialisation) et « morale close » (globalisation).

2 • **P. Houée**, *La mondialisation en tous ses états : un défi pour l'humanité*, in « Dossiers Bres » n° 2, janvier 2000, p. 14.

3 • Un siècle plus tard, le frère jésuite Andrea Pozzo exprimera cet humanisme « total » dans la célèbre fresque du plafond de l'Eglise S. Ignazio, à Rome.

du mur de Berlin » (1989) signe de son côté la fin politique d'une mondialisation bipolaire. L'échec du communisme ne permet plus d'espérer que « l'Internationale sera le genre humain »... La « mondialisation » semble ne pouvoir se poursuivre que selon l'idéologie - alors triomphante - du libéralisme capitaliste : déréglementation, concurrence dans l'ouverture des marchés. Mais la mondialisation est-elle liée à la seule « rentabilité » ?⁴

Une troisième date marque une accélération stupéfiante de la mondialisation : c'est, durant la dernière décennie du XX^e siècle, l'explosion de l'informatique. Avec les progrès incessants des techniques d'Internet, tout homme est désormais le « prochain » de tout homme. C'est pourquoi, on ne saurait percevoir le sens de la mondialisation sans évaluer dans ce phénomène ce que devient l'Homme.

Les « événements de 1989 » (non-violents, il convient de le souligner), en marquant l'échec du socialisme d'Etat, risquaient d'ouvrir une voie triomphale à l'autre « bloc » : le libéralisme capitaliste. Il est difficile de ne pas reconnaître que cette idéologie a été l'onde de choc d'une mondialisation dont les « altermondialistes » dénoncent les ravages. Si « la crise du marxisme n'élimine pas du monde les situations d'injustice et d'oppression que le marxisme lui-même exploitait et dont il tirait sa force, écrivait Jean Paul II en 1991, (...) on ne peut accepter l'affirmation selon laquelle la défaite du "socialisme réel" fait place au seul modèle capitaliste d'organisation économique. »⁵

Y aurait-il donc une « troisième voie » pour la mondialisation ? Il est urgent de se le demander. Encore faut-il que la question soit bien posée. Ce qui fait problème en effet - en amont des conjonctures économiques et politiques - c'est

la dimension humaine de ce phénomène. La mondialisation devrait « promouvoir tout homme et tout l'homme ». Or prendre en considération « tout l'homme », c'est inclure sa dimension religieuse. Il est impossible, en effet, de respecter la dignité imprescriptible de la personne humaine sans tenir compte de la présence en elle d'un absolu qui est l'autre nom de Dieu. C'est ce fondement religieux que reconnaît la Déclaration des droits de l'homme de 1948 : « Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion (...) ainsi qu'à la liberté de manifester sa religion » (art. 18).

Le religieux

Déclaration « universelle » : il n'y a donc pas lieu de s'étonner de ce que le « religieux » soit de plus en plus souvent revendiqué et ce de façon planétaire. Force est de constater que cette revendication religieuse donne lieu cependant à des comportements opposés qui se réfèrent à des sensibilités politiques antagonistes.

Pour les uns, une identification indue du « religieux » et du « politique » suscite « guerres saintes » et « croisades ». Pour d'autres, une certaine conception de la laïcité, se méfiant de toute « ostentation », voudrait confiner le « religieux » dans la sphère subjective de la vie privée. Dans ces deux cas de figure, la mondialisation est impossible. En effet, lorsque le « religieux » est considéré

4 • L'encyclique *Centesimus annus* (1^{er} mai 1991) propose une issue au dilemme de la mondialisation : communisme ou capitalisme ? Cf. **F. Evain**, *Le libéralisme : un espoir ambigu ?* in « choisir », n° 433, janvier 1996, pp. 23-26.

5 • *Centesimus annus*, §§ 26 et 35.

6 • **Paul VI**, *Populorum progressio*, 1967, § 14.

comme une réalité sociale, « objective », imposée dans toutes les sphères de la vie des gens (la charia, le voile islamique, etc.), cela entraîne la mort des libertés, des droits de l'homme et donc de toute « mondialisation ». Le nom de Dieu sert de prétexte au « terrorisme ». On part en guerre contre Mammon, on s'attaque à la mondialisation « païenne » du seul profit. Mais « qui sème le vent, récolte la tempête » (Os 8,7). Le fanatisme religieux provoque une impitoyable répression, un « fanatisme religieux inverse » qui revendique, parfois, la gloire d'une croisade... Lorsque, inversement, le « religieux » est conçu comme une option individuelle, « subjective », toute socialisation ou généralisation - et donc toute « mondialisation » - demeure en dehors de sa compétence.

Ce faux dilemme empoisonne la vie internationale. Dans le contexte de la « mondialisation », le « religieux » ne saurait être en effet ni « politisé » ni « privatisé ».

Ce mystérieux Souffle

Pour sortir de ce cycle infernal, il est urgent de promouvoir le dialogue interreligieux : la réponse à l'odieuse violence des événements du 11 septembre 2001 a été la rencontre d'Assise, en janvier 2002.

Si la mondialisation authentique est celle qui concerne « tout l'homme », le dialogue interreligieux en est la route. On est ici en droit de se poser deux questions fondamentales : pourquoi et comment ? Pourquoi le dialogue interreligieux est-il inéluctable et, en conséquence, comment le conduire ?

Deux « mythes »,⁷ souvent utilisés quand on parle de mondialisation, peuvent inspirer la réflexion : Babel et la Pentecôte. Babel, c'est - étymologiquement - la confusion des langues : l'impossibilité de tout dialogue. Le projet des hommes était celui de « bâtir une tour qui aille jusqu'au ciel » (Gn 11,4). Image d'une société des hommes qui leur permette d'accéder à la paix dans la justice. Mais, imagine Victor Hugo, au pied de cette tour il est écrit : « Défense à Dieu d'entrer. »

Au-delà de la fiction poétique, s'exprime le projet. « Une tour qui aille jusqu'au ciel », c'est l'image d'une société qui tente de se construire sans référence à l'Absolu (le « ciel »), c'est-à-dire selon une logique - ou une politique - purement économique et financière. D'où vient l'échec de ce projet ? Peut-on oser répondre : du rejet de Dieu ? En l'absence de toute foi religieuse, personne ne fait confiance à personne. L'autre demeure pour chacun un étranger dont il ne comprend pas la langue, c'est-à-dire dont il se méfie ou se défie.

Le « mythe » de la Pentecôte devrait pouvoir être ici proposé comme l'horizon et l'espérance légitime d'une « mondialisation » réussie (Ac 2,5-13). Sont rassemblés dans la « Cité » (Jérusalem) des croyants « de toutes les nations qui sont sous le ciel ». Comment se fait-il, se demandent-ils, que chacun « comprenne dans sa langue » ce qui est annoncé ? Ne serait-ce pas qu'au-delà de tous les éléments « culturels » qui diversifient ces peuples, l'accueil d'un mystérieux Souffle les unit, ce « Souffle » étant l'Esprit même de Dieu qui les fait vivre à son image : celle de l'Amour, Homme-et-Femme (Gn 2,7 et 2,18-24).

7 • « Mythe » est entendu ici au sens d'« archétype » (Jung) ou schème de l'expérience humaine s'exprimant dans des images symboliques.

Mais si la relation à Dieu est constitutive de « l'être homme », l'histoire manifeste que la conscience que les hommes en ont est plurielle. Si diverses que soient les religions du monde, elles sont toutes « religions ». C'est pourquoi le dialogue interreligieux est une exigence incontournable de la mondialisation.

La voie d'Assise

Quel dialogue ? Celui dont les rencontres d'Assise ont donné au monde un exemple qu'on voudrait contagieux. Qui n'a pas gardé en mémoire l'image étonnante de tous ces « hommes de Dieu » : rabbins, muftis, pasteurs, prêtres, archimandrites évêques et, l'un d'entre eux, le pape !

Le temps n'est plus - heureusement - où, dans un contresens de traduction, on priait - le Vendredi saint - pour les « juifs perfides » et où on qualifiait les musulmans « d'infidèles »... A Assise, deux cents invités se sont rencontrés, représentants de quinze religions dans le monde, des Eglises orthodoxes aux religions traditionnelles africaines, en passant par le judaïsme, l'islam et une demi-douzaine de religions asiatiques et indiennes.

Après un temps de prière en des lieux séparés pour que ce dialogue ne s'apparente pas au syncrétisme, les représentants des diverses religions ont témoigné, d'une façon étonnamment convergente, que la prière qui monte vers Dieu redescend sur terre en inspirations de paix.⁸ Il n'y a pas là un consensus mou, mais la conviction, partagée par tous, que « la croyance religieuse inspire la paix, encourage la solidarité, promeut la justice et soutient la liberté ».⁹

Dans le même sens, tous les responsables religieux ont témoigné à Assise que la foi religieuse est source de paix entre les hommes. Le représentant de l'hindouisme a souligné que tous les hommes sont « divins par nature » ; celui de l'islam a rappelé que « musulmans et chrétiens ont vécu en tant que frères pendant quatorze siècles (en Egypte), égaux en droit et en responsabilité... » ; celui du judaïsme a témoigné : « Nos Ecritures juives nous apprennent, comme le Nouveau Testament l'apprend aux chrétiens, (...) à toujours rechercher la voie de la réconciliation et de l'amour fraternel : la guerre n'est pas dans notre culture. » Pour le pape, la paix s'appuie sur deux piliers, « l'engagement pour la justice et la disposition au pardon ».¹⁰ Ainsi, à Assise, les responsables des diverses religions n'ont pas prié ensemble, mais, ensemble, ils ont prié.¹¹ L'avenir de la mondialisation, on le voit, requiert le témoignage du dialogue interreligieux : lorsque les croyants, se tournant - chacun selon sa voie - vers Dieu « qui regarde tous les hommes avec amour » (Lc 2, 14), dégagent, ensemble, les chemins de la paix.

F. E.

« Tout ce qui monte,
converge »
Teilhard de Chardin

- 8 • Cf. *Documentation catholique* 2003, n° 2264, pp. 163-183.
- 9 • Discours de Jean Paul II à l'Assemblée plénière du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, 9 novembre 2001 (*Documentation catholique* 2003, n° 2264, p. 163).
- 10 • *Ibid.*, p.168 : citation de son « Message pour la journée de la paix » (1^{er} janvier 2002).
- 11 • Cf. **Ambrose Jeyaraj Lourdusamy s.j.**, *Prière sans frontières. L'appel d'Assise, l'appel de l'Esprit*, in « choisir » n° 508, avril 2002, pp.13-16 (n.d.l.r.).

Une mondialisation maîtrisée

●●● **René Longet**, Genève

*Président d'Equiterre (anciennement Société suisse pour la protection de l'environnement),
www.equiterre.ch*

De considérables inégalités de développement subsistent sur notre planète. Ces inégalités sont d'autant plus choquantes que nous avons, techniquement et financièrement, les moyens de les résoudre. Ce thème est présent depuis les années 60 et on a beaucoup débattu du meilleur chemin pour parvenir au développement, depuis le modèle de l'autosuffisance, jusqu'à la copie du mode de vie américain.

Mais la Terre ne peut donner que ce qu'elle a ! Or les ressources naturelles, base nécessaire au développement, sont gravement menacées dans leur pérennité. Près de 24 % des espèces de mammifères et 11 % des espèces d'oiseaux sont menacées de disparition, et beaucoup d'espèces ont déjà été éradiquées ces derniers siècles et décennies, à un rythme croissant (le taux naturel de disparition des espèces est d'une tous les 500 ou 1 000 ans). La proportion de zones boisées est passée en 34 ans de 11,4 km² pour 1 000 habitants à 7,3 km². La déforestation touche surtout les pays en développement et la perte de la forêt tropicale est pratiquement irréversible (au cours des dix dernières années, 154 millions d'hectares de forêt tropicale ont été éliminés, soit 1 % par an).

L'énergie est un autre facteur limitant, en ce sens que la combustion d'énergie fossile charge l'atmosphère en gaz activant l'effet de serre et que la part des énergies non renouvelables, en particulier dans les pays industrialisés, est désormais prédominante. Fonder toute une société sur des ressources appelées tôt ou tard à se raréfier ne saurait être rassurant.

Les sols et l'eau sont d'autres ressources en péril. Ainsi 250 millions de personnes vivent sur des terres menacées de désertification et 46 % de la surface de l'Afrique est concernée par ce phénomène ; 20 % des terres de pâture et de parcours du monde sont endommagées ; en 1990, 910 millions d'hectares de sols agricoles étaient modérément dégradés, mais suffisamment toutefois pour réduire la productivité agricole, et 300 millions fortement. Depuis 1950, les prélèvements d'eau ont triplé alors que le volume d'eau par habitant a passé de 16 800 m³ par an à 7 300. Vingt pays, dans lesquels vivent 132 millions d'habitants, disposent de moins de 1 000 m³ d'eau par personne et par an. Notons qu'un Allemand consomme dix fois plus d'eau qu'un Indien, et un colon israélien six fois plus qu'un Palestinien... Dans les grandes villes du Sud, les pertes sont considérables : jusqu'à 40 % de

La lutte contre la pauvreté et les inégalités de développement ne peut se concevoir que dans le cadre des ressources réelles de la Terre. La dimension sociale de la mondialisation ne peut donc se comprendre en dehors des réalités environnementales. La notion de développement durable donne un cadre et un contenu à cette exigence, qui débouche peu à peu sur des engagements étatiques et sur des réalisations concrètes.

l'eau distribuée disparaît en cours de route par suite du mauvais état du réseau, de vols, etc.

Tous les êtres humains ne pourront donc pas vivre sur le mode de prédation actuellement dominant. Pour que chacun puisse vivre comme l'Occidental moyen d'aujourd'hui, il faudrait cinq Terres ! Il nous faut donc apprendre, et relativement vite, à faire plus avec moins. Ce sera même le paradigme essentiel de notre survie. C'est bien là l'enjeu qui vient se rappeler à nous avec force.

Partager, préserver

La notion de développement durable consiste à dire que nous ne survivrons dans la dignité que si nous parvenons à partager les ressources à la fois dans l'espace, chaque habitant de la Terre ayant le même droit aux ressources, et dans le temps, les générations présentes devant transmettre suffisamment de ressources aux générations futures. Le développement durable veut orienter le développement de façon à répondre aux exigences sociales d'accès équitable aux ressources, mais d'une façon qui permette de garantir la pérennité de celles-ci.

Défini voici plus de 15 ans, ce principe n'a cessé depuis d'illustrer sa pertinence. Depuis la Conférence de Rio de 1992, qui en a consacré l'existence, jusqu'au Sommet mondial du développement durable de Johannesburg en 2002, tout un corps de doctrine et d'engagements concrets s'est dégagé. Au Sommet de Johannesburg, un *Plan d'action* a été adopté. Il se lit comme un programme de recadrage des principaux dérapages mondiaux. Il traite de la nécessité de changer « radicalement » nos modes de produire et de

consommer, de la lutte contre la faim et l'analphabétisme, de la santé, de l'eau et de l'assainissement, de la promotion des énergies renouvelables, de la surpêche ou des déchets. Au chapitre « énergie », le *Plan d'action* prévoit, notamment, d'assurer l'accès de tous à l'énergie, d'améliorer les rendements énergétiques et d'augmenter considérablement et sans tarder le recours aux énergies renouvelables.

La lutte contre la pauvreté est définie comme le principal défi actuel. D'ici à 2015, il conviendra de réduire de moitié la proportion de personnes dont le revenu est inférieur à un dollar par jour, qui souffrent de la faim, n'ont pas accès à l'eau potable ni à des services d'assainissement de base. D'ici à 2005, tous les enfants, garçons et filles, partout dans le monde, devront avoir accès à l'école primaire et, d'ici 2015, à tous les niveaux de formation. Par ailleurs, le *Plan* rappelle que la mondialisation doit profiter de façon équitable à tous et réaffirme la nécessité de promouvoir un système commercial et financier multilatéral ; il veut faciliter l'accès au marché pour les produits des pays en développement, en particulier des moins avancés, et place leurs besoins et intérêts au cœur du programme de l'OMC.

Ces affirmations consistent des engagements longuement négociés. Elles relèvent bien l'essentiel des enjeux actuels. Les énoncer ne veut cependant pas dire qu'on les a déjà réalisés. Un *Plan d'action* comme celui de Johannesburg n'est qu'une étape. Il s'agit ensuite de l'inscrire dans le concret. Et c'est là que les difficultés commencent.

Tout d'abord, il faut que les moyens financiers soient disponibles. Pour le financement des orientations décrites dans le *Plan*, notamment les objectifs de lutte contre la pauvreté, il est prévu un

fonds volontaire et un engagement des pays industrialisés de consacrer 0,7 % de leur PNB à l'aide au développement. Or seuls cinq pays dépassent cette cible. Ensuite, sur le plan de la gestion des ressources, il faudrait limiter l'émission de gaz carbonique. Or le Protocole de Kyoto, qui prévoit une réduction de 5,2 % d'ici 2010, n'est toujours pas en vigueur. Chaque action est un combat !

Sans parler de la réforme de l'OMC. Donner à l'économie mondiale une dimension environnementale et sociale est une bataille de longue haleine. De nombreux acteurs s'y engagent. Depuis des entreprises pionnières et « citoyennes », en passant par le secteur de la culture biologique ou du commerce équitable, par les normes volontaires ou la fiscalité écologique, les dimensions micro- et macroéconomiques sont interpellées.

A juste titre, le *Plan d'action* dit qu'il convient de soutenir les travaux de l'OIT concernant la dimension sociale de la mondialisation, d'encourager les entreprises à adopter une attitude responsable et d'appuyer l'amélioration permanente de leurs pratiques, de s'attaquer à l'instabilité des cours des produits de base et à la détérioration des termes de l'échange, de réduire le fardeau de la dette. Les travaux de l'OMC en matière de commerce et environnement et commerce et développement doivent être approfondis ; la formulation suivante a été adoptée : « Encourager une synergie compatible avec les objectifs du développement durable, des systèmes commerciaux multilatéraux et des accords multilatéraux relatifs à l'environnement (...) tout en reconnaissant qu'il importe de maintenir l'intégrité des deux ensembles d'instruments. »

C'est ici une victoire d'étape qu'apprécieront à leur juste valeur tous ceux qui connaissent les arcanes des négociations internationales. Diverses forces

préféreraient d'ailleurs qu'il n'y ait pas d'OMC du tout aujourd'hui, plutôt qu'une OMC version Johannesburg qui aurait pour mission de donner un supplément social et environnemental à l'économie mondiale... On retrouve là la volonté de contrer le « multilatéralisme » par les relations bilatérales, à l'avantage, à chaque fois, du plus fort.

Les menaces - et réalités aussi - de suppression, par un libéralisme triomphant, de toutes les limites - douanières, légales, morales, culturelles - font froid dans le dos de beaucoup de nos contemporains, dans le monde entier. Aussi ces dernières années ont-elles été marquées par l'émergence d'un mouvement contre la mondialisation.

Les services publics ne peuvent pas être soumis à la loi de la rentabilité en tout, sous peine d'être dénaturés dans ce qui est leur raison d'être. Ces situations suscitent un mouvement de repli sur les enveloppes protectrices traditionnelles : identité, nation, Etat, lois nationales. Une façon, d'ailleurs, de ressusciter les

Un monde d'inégalités

- 2,4 milliards d'individus sont privés d'infrastructures sanitaires.
- 2 milliards vivent sans électricité.
- 1,1 milliard sont privés d'accès à de l'eau potable.
- 1 milliard n'ont pas de logement correct.
- 880 millions n'ont pas accès aux services de santé.
- 815 millions sont mal nourris.
- 113 millions d'enfants en âge scolaire ne sont pas scolarisés (60 % sont des filles).
- 855 millions de personnes de plus de 15 ans sont analphabètes (près des deux tiers sont des femmes).
- 2,8 milliards d'êtres humains vivent avec moins de 2 \$ par jour et 1,2 milliard se contentent d'un \$.
- Les 20 % d'habitants des pays de l'OCDE consomment 45 % des protéines animales du monde, 58 % de l'énergie (un habitant d'un pays du Sud consomme en moyenne 10 fois moins de pétrole qu'un habitant d'un pays du Nord), 84 % du papier et disposent de 88 % des véhicules.

vieux clivages, pour ou contre le marché, comme si on pouvait éliminer le marché comme forme d'allocation des biens et des services, comme si le repli sur soi était possible, si jamais il était souhaitable. D'ailleurs, le caractère ubiquitaire, mondial du mouvement est là pour démontrer le contraire.

Une autre voie s'offre : accepter le monde comme horizon, mais viser à placer les garde-fous nécessaires au bon niveau. En effet, nous sommes reliés par toutes nos fibres au monde. Pas seulement par notre généalogie, car quoi qu'en pensent d'aucuns, nous sommes tous plus ou moins métissés (ce qui n'est au fond qu'un juste retour aux sources), mais par les produits qui nous entourent, par les goûts que nous avons (la musique, la cuisine, les voyages qui mêlent nos racines et celles des autres...), par notre participation, qu'on le veuille ou non, au grand métabolisme de l'économie mondiale.

Le XX^e siècle a permis, dans nos Etats, de donner un cadre à l'économie de marché : loyauté dans le commerce, protection des salariés, des consommateurs, de l'environnement... éthique économique ; tout cela créant, au fil du siècle écoulé et des luttes sociales, ce modèle que Michel Albert avait appelé le capitalisme rhénan, humanisé en quelque sorte. Le marché comme mode de distribution et d'allocation, mais avec les garde-fous nécessaires. C'est ce travail qu'il faut maintenant réussir au niveau mondial.

La capacité d'intervention sur des phénomènes dépassant les Etats et nécessitant leur coopération est donnée par la mise sur pied d'institutions internationales. Mais il y a aussi l'important développement du droit international. Il existe au moins deux cents conventions internationales traitant de sujets environnementaux, et à peu près au-

tant de thèmes sociaux. Cela reste naturellement fragmentaire et incomplet (le droit international est bien plus difficile à mettre en œuvre que le droit national), mais des jalons sont là.

Mouvement social

Nous avons vu l'importance de la notion de développement durable. On peut véritablement dire qu'elle donne un cadre et un contenu à l'exigence de maîtriser la mondialisation. Et c'est là que le mouvement social a tout son rôle à jouer. Dès 2003, des responsables d'Attac ont exprimé dans les colonnes de la presse française leur autocritique, affirmant qu'il leur fallait penser davantage aux solutions, que leur programme devait être fortement approfondi.

On pourrait dire, en caricaturant un peu : *il y a un mouvement social sans grand programme, et un programme (les travaux menés sous l'égide des Nations Unies) sans grand mouvement derrière lui !* Si le mouvement puisait dans les engagements et travaux internationaux de quoi étayer son programme, il ferait coup double, en se donnant une meilleure assise et en aidant à la mise en œuvre des engagements pris.

L'histoire nous enseigne que peu de textes juridiques ou programmeurs ne vivent sans l'appui d'un mouvement social. Et c'est bien cela le rôle du mouvement social : réduire le fossé entre les engagements pris et leur mise en œuvre. Car la grande question des textes internationaux est bien de voir comment on peut aller vers leur application. Il s'agit de répondre à la mondialisation désordonnée par une mondialisation maîtrisée.

R. L.

Gare aux mirages !

Société de l'information et développement

●●● **Michel Egger**, Lausanne

Responsable de politique de développement auprès de la Communauté de travail des œuvres d'entraide

La révolution digitale - Internet en tête - est en marche. Au pas de charge, même si 90 % de la population mondiale en restent encore exclus : le fameux « fossé numérique ». Les nouvelles technologies de l'information et de la communication (TIC) sont les moteurs de la mondialisation économique et financière. Elles sont aussi de puissants véhicules d'idées et d'images qui influencent notre vision du monde, nos façons de penser, nos modes de vie et de consommation. Elles marqueraient en cela l'entrée de l'humanité dans une ère nouvelle : la « société de l'information ». Un monde dominé par la circulation rapide de l'information et des savoirs, à travers la mise en réseau planétaire des organisations et des citoyens.

L'accès à ces TIC et leur utilisation dans tous les domaines - économie, santé, éducation, etc. - sont-ils pour autant la promesse d'un progrès infini, le sésame de la prospérité et du bien-être collec-

tifs, permettant aux pays du Sud non seulement de vaincre les obstacles à leur développement, mais encore d'en brûler les étapes ? Al Gore, alors vice-président des Etats-Unis, a voulu nous le faire croire en 1994 avec son projet des autoroutes de l'information.

D'autres instances comme le G8 ou la Banque mondiale ont peu ou prou repris cette techno-utopie de la communication. Elle apparaît notamment dans la *Déclaration onusienne du Millénaire* : « Les TIC peuvent s'avérer de puissants outils pour accélérer la croissance générale et le développement durable et lutter contre la pauvreté. » On la retrouve en filigrane dans les textes officiels - la *Déclaration de principes* et le *Plan d'action* - adoptés par les Etats lors de la première phase du Sommet mondial sur la société de l'information qui s'est tenue à Genève du 10 au 12 décembre 2003. Une forme de discours « paradigmatique » où se mêlent croyance eschatologique dans le pouvoir transformateur de la technique et idéologie marchande néo-libérale. Plusieurs points font cependant problème.¹

Débats éthiques

Flou, faussement évident, le concept de « société de l'information » participe d'une vision avant tout « technocentri-

Le concept de « société de l'information », porteur d'enjeux éthiques primordiaux, a tendance à se confondre avec celui d'« économie de l'information », comme l'a montré la première phase du Sommet de l'information. Un plongeon au cœur d'une vision du développement que l'on espérait obsolète, calquée sur le modèle et les besoins des pays du Nord.

1 • Pour un panorama des problèmes liés aux discours et pratiques de développement en matière de technologies de l'information et de la communication, voir : **Institut universitaire d'études du développement**, *Annuaire suisse de politique de développement. Société de l'information et coopération internationale. Development.com*, novembre 2003, 240 p. Avec en complément un CD-Rom comprenant plus de 600 documents, photos et vidéos, plus de 600 sites référencés, un répertoire des institutions actives dans ce domaine.

que » et marchande. On barbote le plus souvent dans une forme de déterminisme qui associe avancée technique, croissance économique et progrès social. Or jamais une technologie n'a « fait » une société. Même s'ils sont et vont être de plus en plus au cœur des rapports sociaux, de production et de pouvoir, ce ne sont pas les TIC, ni les médias, ni les réseaux qui « feront » la société de l'information, mais les citoyens et les communautés.

Comme le dit justement le sociologue Dominique Wolton, « la communication ne se ramène jamais à la technique. Ses deux autres dimensions, culturelle et sociale, sont au moins aussi importantes, même si elles changent moins vite et sont moins spectaculaires. Ce n'est pas l'infrastructure technique qui donne son sens à la société, mais la manière dont elle est articulée à un système de valeurs. En matière de communication, l'essentiel n'est pas du côté des techniques, mais de ce qu'elles véhiculent, et surtout de ce que les hommes en font. »²

Vérité élémentaire sans doute, mais qu'il est utile de répéter en ces temps de fascination exacerbée - au Sud comme au Nord - pour les prouesses de la technologie, avec tous les fantasmes et conformismes qui l'entourent. Cela d'autant plus que l'accès universel au cyberspace n'est pas automatiquement synonyme de meilleure communication entre les êtres, ni de progrès social et personnel.

Les TIC sont, par nature, profondément ambivalentes. Elles peuvent promouvoir la démocratie comme renforcer les Etats totalitaires, contribuer à la suppression autant qu'à la création d'emplois, stimuler la diversité culturelle comme sa « macdonaldisation », favoriser le terrorisme comme aider à le combattre, être un espace de liberté

individuelle ou l'instrument privilégié de Big Brother, voire de nouvelles formes de dépendance.

Il faut donc veiller à ne pas confondre *économie* de l'information et *société* de l'information. La première (fonctionnelle) obéit à une logique de besoins et d'intérêts, la seconde (normative) à l'ordre de l'idéal et des valeurs. Du développement de celle-là, cravachée par le marché, découlent toute une série de questions pour celle-ci. Ainsi l'information est-elle une marchandise ou un droit fondamental ? Le savoir est-il un bien public ou un produit « privatisable » ? Quel est le but prioritaire des médias ? Développer une conscience citoyenne et critique par une information indépendante, créer du sens et du lien social ou rentabiliser le capital en conquérant des parts de marché ? Un gouvernement peut-il promouvoir les logiciels libres ou - au nom des principes de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) - doit-il permettre à Microsoft de prendre tout le monde aux rets de son monopole ? Les ondes hertziennes sont-elles à vendre au plus offrant ou à réserver en partie aux radios communautaires, si importantes pour le développement du Sud ? Et, plus fondamentalement encore, à quelles conditions l'abondance de l'information et le déploiement des réseaux contribuent-ils à l'émergence d'une société plus libre, équitable et solidaire, à davantage de respect et de partage, à une meilleure compréhension entre les êtres humains et les communautés ?

Toutes ces questions - énormes - appellent à des choix. On ne peut y répondre qu'en fonction de valeurs éthiques, d'un

2 • **Dominique Wolton, Olivier Jay**, *Internet. Petit manuel de survie*, Flammarion, Paris 2001, 186 p.

projet politique et de société, d'une vision de l'être humain et du « vivre ensemble ». A travers de larges débats, des processus de décision transparents et démocratiques impliquant tous les acteurs : gouvernements, secteur privé, organisations de la société civile. Nous touchons là au vrai enjeu du Sommet mondial sur la société de l'information, ainsi que l'ont montré - par la négative - les blocages sur les droits de l'homme, la liberté des médias ou encore la gouvernance d'Internet.

L'illusion du rattrapage

Le même réductionnisme se retrouve dans le concept un peu fourre-tout de « fossé numérique ». Celui-ci relève également d'une vision techniciste, commerciale et individualiste propre à l'Occident. Chez nous, chacun veut avoir son PC et son accès à Internet. Dans les pays du Sud, en revanche, les gens ont souvent un usage communautaire des TIC. Le nombre d'ordinateurs ou de téléphones par habitant - indicateur-clé du « fossé numérique » - y a socialement et culturellement peu de sens. Il est en revanche très important pour les fabricants d'informatique et les entreprises de télécoms, toujours en quête de nouveaux marchés. Qui dit « fossé numérique », dit implicitement « retard » à rattraper. Le débat sur la société de l'information nous a replongés dans une vision du développement qu'on croyait révolue : une perspective linéaire et diffusionniste, où les besoins des pays en développement (à la traîne) sont définis par rapport aux sociétés développées (en avance). Idéologie contestable, hégémonique et trompeuse. Contestable, car aussi dépréciative pour les pays du Sud que la notion de « sous-dévelop-

pement ». Hégémonique, car érigeant *de facto* en norme universelle un modèle technologique élaboré et promu par le Nord.

Le raisonnement, à cet égard, est implacable : puisque la « société de l'information » est l'horizon futur incontournable de l'humanité, les « info-pauvres » n'ont plus le choix : ils *doivent* être connectés. De « potentiels », les TIC deviennent peu à peu des « besoins ». Les pays pauvres et émergents sont donc appelés - dans le jargon des « développeurs » - à augmenter leur *e-readiness*, en élaborant des *e-stratégies*, pour galvaniser leur *e-développement*, via notamment l'accroissement de leur *e-commerce* et l'amélioration de leur *e-gouvernance*.

Et que signifie être *e-ready* pour un gouvernement ? C'est, nous expliquent les entreprises de management qui ont établi indicateurs et classements par pays, être capable de libéraliser son économie afin d'attirer les investissements privés étrangers. Le pire, c'est que ces indices sont repris par nombre d'agences de développement. On voit là comment, par un glissement insidieux et pervers, les standards de la « pensée business » - conçus au départ par et pour les pays riches - finissent par s'imposer aux plus pauvres !

Cette approche est également trompeuse, car il n'est rien de plus illusoire que la théorie dite du « rattrapage », qui a échoué dans les autres secteurs du développement. Toute inégalité technologique est en effet, par définition, la source d'une nouvelle inégalité. Aujourd'hui, c'est la connexion aux réseaux. Demain, ce sera la largeur de la bande passante. Après-demain, encore autre chose. On peut faire confiance aux multinationales du Nord, qui ont la triple maîtrise des réseaux, des technologies et des programmes, pour maintenir leur avantage concurrentiel.

Le « techno-apartheid » n'est donc pas prêt de se résorber, d'autant plus que le modèle économique de diffusion des TIC actuellement en vogue est plus générateur de nouvelles inégalités que le contraire.

Le *Plan d'action* issu du Sommet de Genève a des objectifs ambitieux : connexion d'ici à 2015 de tous les villages, universités, écoles, centres de santé et hôpitaux, administrations publiques. Mais les gouvernements des pays industrialisés se sont opposés à la proposition du président sénégalais Abdoulaye Wade - soutenue par les pays africains et du Sud - de créer un fonds de solidarité numérique. Dans ce domaine aussi, l'heure est à la loi du marché et aux partenariats public-privé. Avec le risque de concentrer le développement des infrastructures et des services dans les régions les plus riches et densément peuplées, au détriment des zones rurales et pauvres !

Sauver l'info-diversité

De fait, l'accès inégal aux TIC n'est pas un « fossé » (à combler), mais bien une « fracture ». Celle-ci est à la fois le reflet et le fruit du problème - infiniment plus vaste - des fractures économiques et sociales croissantes à travers le monde, liées à la globalisation néo-libérale. Ce n'est évidemment pas en connectant le plus de monde possible qu'on va résoudre ces inégalités, dont les causes sont multiples et complexes.

De plus, comme le relève Dominique Wolton, « à quoi cela sert-il d'être connecté quand on ne sait pas qu'en faire ? Les dispositifs techniques ne suffisent pas à construire du savoir. L'égalité d'accès à toutes les bibliothèques du monde et à toutes les banques de données ne crée pas automatiquement une

démocratie de la connaissance et de l'information, une égalité face aux savoirs. » Il faut donc aborder la fracture numérique d'une manière plus large et globale. En considérant non seulement la connectivité et la réception/consommation de messages, mais aussi la capacité à participer aux échanges, par la production de contenus locaux et la promotion d'usages créatifs. Une manière de sortir des schémas éculés sur les relations Nord-Sud, car, sur ce plan, le Sud peut être aussi inventif que le Nord et les idées circuler dans les deux sens. L'essentiel, c'est que les pays du Sud puissent s'approprier les outils, les utiliser en fonction de leurs besoins propres, de leurs spécificités culturelles et linguistiques. D'où l'importance cruciale des logiciels libres et à codes-sources ouverts.

L'enjeu, finalement, est celui de l'info-diversité. Une réalité aussi importante pour l'humanité que la biodiversité pour l'environnement. Plus les structures et moyens techniques, les canaux et les réseaux seront les mêmes sur la planète, plus le maintien de la diversité des modes culturels de communication, des systèmes de rapports sociaux, des univers de signes et de symboles sera important. Dans cette perspective, contrairement aux textes du Sommet, il ne faudrait pas parler de *la*, mais bien *des* sociétés de l'information.

Quelle que soit la maigreur de ses résultats, l'un des principaux mérites du Sommet de Genève est d'avoir ouvert le vaste chantier de la société de l'information. Il reste maintenant - pour tous les acteurs - à l'investir, se re-trousser les manches, forger les outils adéquats et construire. Sans tarder, car la seconde phase, qui se déroulera à Tunis en novembre 2005, sera très vite là.

M. E.

Les musulmans en Suisse

De « contre » à « rencontre »

●●● *Thierry Schelling s.j., Rome*

Selon le dernier recensement de la population (2000), il y aurait 311 000 musulmans en Suisse. Et leur nombre a doublé depuis 1990 (tout comme celui des chrétiens orthodoxes d'ailleurs).¹ Les Balkans et le Proche-Orient ne sont donc plus des réalités outre Cervin : les musulmans et nous sommes voisins de pallier, copains de classe, collègues de travail, membres de clubs sportifs... Oui, désormais l'islam n'est plus un phénomène « étranger » ou « lointain » de la Suisse, « enclavé » par nos téléviseurs et « débroussaillé » par des journalistes néophytes en la matière, comme ils l'avouent eux-mêmes !² Cette présence de musulmans en Helvétie³ ne date pas d'hier. Bien que discontinuée, elle débute au X^e siècle déjà !

Au cours du premier millénaire, les territoires qui nous occupent ont passé de la domination romaine à celle des Burgondes et des Alamans, avant de finir sous régence carolingienne. Leur christianisation avait débuté par les Alpes au IV^e siècle et de grands sièges métropolitains, tels que Lyon, Mayence ou Milan, se les partagent ecclésiastiquement - abbayes et monastères se lovent déjà dans ses reliefs jurassien et rhodanien, tels Romainmôtier, Payerne, Saint-Maurice ou Abondance.

En 921, les Sarrasins arrivés par la plaine du Pô passent le col du Grand Saint-Bernard et détruisent l'église Saint-Nicolas et le monastère Saint-Pierre près de Bourg-Saint-Pierre dans le val d'Entremont. Plus d'une fois,⁴ ils attaquent la prospère abbaye de Saint-Maurice d'Agaune et, s'enfilant dans la vallée du Rhin, ravagent l'église de Coire en 936 après avoir pillé en amont le monastère de Disentis. Ils menacent même l'abbaye de Saint-Gall en 939. A l'ouest, les Sarrasins s'installent sur les plaines bordant le lac Léman et s'étendent jusqu'aux pieds du Jura.⁵

Leur présence est jugée utile comme « zone-tampon » par les deux grands rivaux d'en deçà et d'au-delà des Alpes, à savoir Hughes, comte de Provence et prétendant à la couronne de Lombardie, et son rival Béranger, menaçant outre-

Malgré les apparences, musulmans et Suisses ne sont pas si étrangers les uns aux autres. Des interactions existent depuis pratiquement dix siècles ! Mieux connaître notre passé commun pourrait réduire l'ignorance de nombre d'entre nous vis-à-vis des musulmans de Suisse. Et peut-être informer ceux-ci sur certains traits de l'identité helvétique. C'est le but de cet article, qui découpe en trois phases l'historique de la rencontre entre musulmans et Confédérés, suivant un crescendo positif qui se laisse percevoir des débuts conflictuels, à une collaboration désirée et réalisée de part et d'autre.

- 1 • Cf. **Office fédéral de la statistique**, *Transformation du paysage religieux suisse*. Communiqué de presse, 30 janvier 2003. Consulté sous : <http://www.statistique.admin.ch>.
- 2 • Cf. l'aveu de Massimo Lorenzi ou Alain Rebetez sous : <http://www.islamresearch.net>.
- 3 • Dans cet article, la notion de « Suisse » et synonymes est à comprendre comme celle des territoires qui, de 1291 à 1815, vont se confédérer et former politiquement la Confédération helvétique d'aujourd'hui.
- 4 • Les dates données sont 900, 939 et/ou 940.
- 5 • Pour cette période, cf. **K. Versteegh**, *The Arab Presence in France and Switzerland in the 10th century*, in « Arabica » n° 37, 1990, pp. 359-388.

Rhin. Ces derniers n'avaient pas prévu que les Sarrasins s'étendraient le long des cols alpins et en contrôlèrent le passage pour en prélever des taxes et, à l'occasion, faire prisonnier d'illustres voyageurs.⁶

En 973, Otton I^{er} le Grand, fondateur du Saint Empire romain germanique, détruit leur base provençale de Fraxinetum à partir de laquelle ils opéraient en Helvétie et leur empêche toute reconquête des massifs alpins.⁷

Mondes parallèles

Alors que l'islam s'étend de l'Espagne à l'Inde et au-delà du Sahara et que les Turcs ottomans succèdent aux Sarrasins arabes, les vallées d'Uri, Schwyz et Unterwald s'unissent contre « la malice des temps et pour mieux défendre et maintenir dans leur intégrité leurs personnes et leurs biens ».⁸ Nous sommes un certain jour du mois d'août 1291, sur une plaine herbeuse surplombant le Vierwaldstättersee - la même année de la chute de Saint-Jean-d'Acre qui marque la fin des Etats croisés en Palestine et le retour des templiers en Europe !

Aux siècles suivants, l'embryon helvétique grandit à l'abri des montagnes. Les chronologies islamique et suisse ne s'entrecroisent guère. Des contacts indirects ont lieu par le biais des armées des « très catholiques » Empire romain germanique, France et Etats pontificaux entre autres, ligués contre les Turcs, et qui embauchent des mercenaires notamment suisses.⁹

On arrive au XVI^e siècle, celui de la Réforme. A la curiosité initiale¹⁰ d'un Luther - il aurait bien aimé lire le Coran lui-même mais il se plaint de n'en trouver aucune traduction accessible -¹¹ d'autres Réformateurs y répondent en

publiant des ouvrages destinés à faire connaître l'islam.¹²

En 1543 est éditée à Bâle la *Collection de Bibliander*, alias Theodor Buchmann (1504/9-1564), célèbre linguiste et réformateur thurgovien. En 1555, un réformateur français réfugié dans la Genève calviniste, Sébastien Castellion (1515-1563), publie ses pensées d'humaniste postulant pour la tolérance à l'égard des autres confessions et religions sous le titre de *De haereticis non puniendis libellus (De l'impunité des hérétiques)*, après un ouvrage tout aussi ouvert, publié en 1554, *De haereticis an sint persequendi (Faut-il pour-*

6 • Comme l'abbé de Cluny Maiolus en 973 tout près d'Orsières.

7 • Des auteurs suisses tentent d'expliquer l'étymologie de sites valaisans, tels Saas Almagell, Gabelhorn, Allalinhorn, ou des noms de famille Moret et Sarasin par cette présence mauresque, comme **B. Olsommer**, *Nos ancêtres, les Sarrasins*, ou **J.-P. Sandoz**, *Les Sarrasins à travers les Alpes*. Pour **K. Versteegh**, *op. cit.*, pp. 379ss, il s'agit plutôt de légendes.

8 • Tiré du Serment de 1291, consulté sous : <http://library.byu.edu/~rdh/eurodocs/swit/brudbund.html>.

9 • Cf. **K. Vehlow**, *The Swiss Reformers Zwingli, Bullinger and Bibliander and their Attitude to Islam (1520-1560)*, in « Islam and Christian-Muslim Relations » vol. 6, n° 2, décembre 1995, pp. 230-231. De tels « témoignages » subsistent jusqu'au XVIII^e siècle dans l'historique de généalogies suisses. Cf. <http://www.sunnyfortuna.com/departments/museum>.

10 • Initiale, car Luther devient franchement hostile à l'égard des Ottomans dans ses ouvrages *De Turcis - Vom Kriege wider die Türken* (1529), *Heerpredigt wider den Türken* (1530) et *Vermahnung zum Gebet wider die Türken* (1541).

11 • Cf. l'introduction à la traduction allemande de la *Confutatio* de **Ricoldo de Monte Croce**, 1542, cité par **F. Al-Ashmawi**, *La condition des musulmans en Suisse*, CERA Editions, Genève 2001, p. 16.

12 • Cf. **J.-C. Basset**, *Le croissant au pays de la croix fédérale. Musulmans et chrétiens en Suisse*, in « Islamochristiana » n° 15, 1989, pp. 121-133.

suivre les hérétiques ?). Il y mentionne explicitement l'islam et son droit d'exister... provoquant les foudres de son ancien maître Jean Calvin !

Désormais, le débat oscille entre *Türkenfurcht et Türkenhoffnung*,¹³ va se prolonger jusqu'à Voltaire (réfugié à Ferney) qui tourne les Ottomans en objet de son ironie littéraire, pour se clore définitivement lorsque leur conversion est jugée impossible (le prosélytisme n'était jamais très éloigné d'un intérêt a priori intellectuel et les connaissances de l'islam demeuraient sommaires, souvent livresques et presque toujours indirectes).

A la suite de la guerre dite du *Sonderbund* (1845-1847) entre cantons catholiques et protestants, la Suisse se dote d'une Constitution (1848), maintes fois ajournée. Celle-ci confie la gestion des rapports Eglises-Etat aux cantons (cf. art. 72)¹⁴ qui, ensemble avec la Confédération, se portent garants du main-

tien de l'ordre et de la paix entre les membres des diverses communautés religieuses (cf. art. 72, §2).

Rencontre ?

Le cadre juridique des rapports de la religion et de l'Etat ainsi défini, des Suisses vont s'intéresser à l'islam de manière académique et personnelle. Le XIX^e siècle ouvre une ère de convertis et d'orientalistes qui relancent des contacts, directs cette fois-ci, entre les mondes islamique et helvétique.

Le premier Suisse à embrasser l'islam - du moins officiellement - est le Lausannois Johann Ludwig Burckhardt (1784-1817) qui, sous le pseudonyme de cheikh Ibrahim, entreprend des voyages de recherche au Proche-Orient pour la *London African Society* et est compté comme le premier Européen à la Mecque.¹⁵ Un Genevois de confession protestante, Max van Berchem (1863-1921), fonde l'épigraphie arabe et ouvre une alliance culturelle entre la Suisse et le monde arabe. Mais c'est à partir des années 1940, et par relais, que la présence musulmane « refait surface » en Helvétie et ce de manière durable. D'abord, dans les cercles diplomatiques et humanitaires. Ambassades et consulats de pays à majorité musulmane - Egypte, Iran,¹⁶ Iraq en tête - ouvrent leurs portes auprès du siège genevois de l'ONU dès 1945. Certaines organisations internationales à caractère islamique fondent des succursales en Suisse ;¹⁷ des fondations, telle l'Aga Khan Foundation, œuvrent à partir de villes helvétiques.

Ensuite, dans le monde étudiant : dans les universités s'inscrit de manière notoire une élite turque¹⁸ qui prévoit de retourner au pays.¹⁹ Beaucoup choisissent de rester et leur nombre va crois-

13 • Selon le titre d'un ouvrage par H. Kissling (1964), cité par K. Vehlow, *op. cit.*, p. 247.

14 • Les articles sont ceux de la Constitution de 2000.

15 • Cf. **Katholische Arbeitsgruppe « Neue religiöse Bewegungen » und migratio Kommission der Schweizer Bischofskonferenz für Migration**, *Islam in der Schweiz. Islamische Vielfalt. Möglichkeiten und Grenzen des Dialoges*. Tagung vom 27.02.02 in Zurich, p. 5.

16 • A noter que la Perse (devenue l'Iran en 1935) de la dynastie chiite Qajar, un des membres fondateurs de la Ligue des Nations, avait un représentant à Genève dès 1920.

17 • Par exemple, le World Muslim Congress, le Muslim World League, l'Organisation of the Islamic Conference.

18 • Rappelons que la Turquie contemporaine a été inaugurée au Traité de paix dit de Lausanne en 1923.

19 • Cf. H. Duran, *Muslims in der Schweiz*, ein am 1.MMS-Kongress gehaltener Vortrag am 3.12.1995, consulté sur www.islam.ch/in_der_schweiz.cfm.

histoire

sant. Enfin, dans le domaine économique : on enregistre plusieurs vagues de main-d'œuvre et de demandeurs d'asile provenant de la Turquie et du Maghreb²⁰ qui se concentrent dans les agglomérations de frontières comme Genève et Bâle.²¹

La communauté grandissante s'institutionnalise autour de nombreux centres et salles de prière.²² Pour ne citer que les principaux : le Centre islamique dit « des Eaux-Vives » ouvre ses portes à Genève en 1961 ; la première mosquée est construite en 1963 à Zurich ; le *Türkisch-Islamischer Sozial-und Kulturverein* débute à Bâle en 1974 ; le roi Khaled d'Arabie Saoudite inaugure la Fondation culturelle islamique du Grand-Saconnex, à Genève, en 1978...

La communauté musulmane se caractérise par sa grande diversité culturelle et ethnique et sa présence évolue différemment²³ dans les régions germanique et latine du pays. C'est ainsi que la Suisse allemande accueille en majorité

des Kurdes et des Turcs, alors que s'installent en Romandie des musulmans arabes, berbères, iraniens et ouest-africains. Plus récemment, des citoyens bosniaques, kosovars et macédoniens sont répartis sur le territoire nationale de manière plus uniforme.²⁴

A partir des années nonante, des regroupements par-dessus les particularités ethniques et/ou les écoles juridiques islamiques²⁵ s'observent. Surtout parmi les deuxième et troisième générations de musulmans, on observe un désir de consolider au niveau suisse leur tissu communautaire - comme la fondation de Tariq Ramadan dès 1990. A noter qu'en parallèle, les musulmans s'organisent en associations à Fribourg, Zurich, Berne, Le Locle, La Chaux-de-Fonds.

Finalement, ce panorama pluriel est complété par le nombre de Suisses et Suissesses convertis à l'islam, au soufisme notamment, par conviction personnelle (comme un Roger Dupasquier,



20 • Le démantèlement de l'Empire ottoman, les nationalismes arabes, la décolonisation, notamment sur le continent africain, ne sont pas étrangers à leur exil.

21 • Cf. **A. Jund et S. Jaecklé**, *L'immigration alsacienne dans le contexte rhénan*, in « Hommes & Migrations : D'Alsace et d'ailleurs » n° 1209, 1997, pp. 20-28.

22 • On en trouve un recensement sous <http://www.islam.ch>.

23 • Pour une intéressante étude sociologique du type d'acculturation des différents groupes de musulmans, cf. **P. Haenni**, *Musulmans de Suisse et religion : d'un islam à l'autre*, in « Minorités chrétiennes et musulmanes. Aspects religieux », *Cahiers universitaires de Lausanne* n° 4, décembre 1995.

24 • Selon le dernier recensement effectué en Suisse (2000), les Albanais du Kosovo et de Macédoine « constituent à l'heure actuelle la communauté musulmane la plus importante de Suisse (...) », Office fédéral de la statistique, communiqué de presse du 30 janvier 2003, *op. cit.*

25 • Outre les deux tendances sunnite et chiite, de nombreuses variantes à l'intérieur de chacune d'entre elles rendent l'islam... définitivement pluriel.

journaliste et écrivain dans les années 80) et/ou à la suite d'un mariage mixte.²⁶ Mais cette présence polymorphe est discrète. A juste titre, on peut parler d'une « présence silencieuse »²⁷ des musulmans en Suisse jusqu'au deuxième tiers du XX^e siècle.

Collaboration

La société civile ambiante s'éveille à leur présence à partir des années 70. Des universités, et parfois leurs facultés de théologie, offrent des cours d'islamologie et de langues arabe, turque, perse. Des Bibliotheca afghanica, des librairies iraniennes ou arabes ont pignon sur rue. S'ouvrent également des restaurants à Zurich ou Horw, des épiceries à Kriens ou Ostermundigen, des boucheries à Genève ou Riehen pour l'alimentation *halal*, ainsi que des magasins de mode selon les normes vestimentaires islamiques à Bienne ou Winterthur. Une ouverture dans les deux sens, on le voit.

Puis c'est au tour des Eglises de prendre lentement conscience de leur présence en Suisse.²⁸ Dès la fin des années 80, des groupes de travail au sein des Eglises se créent : le groupe « musulmans » à l'intérieur de la Schweizerische Katholische Arbeitsgemeinschaft für Ausländerfragen, le groupe protestant « islam » au sein du département de la Mission de l'Eglise protestante.

Puis des musulmans et des chrétiens deviennent « partenaires pastoraux ». Samir Shafy fonde à Bâle, en 1992, sa Interreligiöse Arbeitsgemeinschaft in der Schweiz (IRAS) pour nourrir le dialogue entre musulmans et les autres religions présentes en Suisse. Berne accueille la Gemeinschaft von Christen und Muslimen in der Schweiz. Sur l'initiative du pasteur Shafique Kheshavje, la Maison de l'Arzillier, près de Lausanne, encourage l'interreligieux dès 1995. La Plateforme interreligieuse de Genève s'organise en association dès 1998.

Finalement, mentionnons le travail de rencontres et de discussions entre chrétiens et musulmans promu par deux institutions ayant siège à Genève : le Conseil œcuménique des Eglises, d'une part, et le Centre orthodoxe de Chambésy de la métropole de Suisse (patriarcat de Constantinople), d'autre part.²⁹

Deuxième communauté religieuse après les chrétiens des confessions catholique et protestante, l'islam est en première position au sein de la population résidente allogène. Une présence incontournable, donc !

T. Sch.

26 • On compte quelque 3 à 5 mille Suisses et Suissesses dans ce cas de figure. Cf. **T. Angehrn**, *Ehen zwischen Katholiken und Muslimen in der Schweiz*, 1986.

27 • Cf. l'expression de **P. Haenni**, *ibid.*

28 • Cf. **J.-C. Basset**, *op.cit.*, pp. 129ss.

29 • Leurs activités sont détaillées dans les *Ephémérides* de « Islamochristiana » allant de 1979 à 2003.

Un Christ baroque

●●● Guy Th. Bedouelle o.p., Fribourg

**La Passion
du Christ
de Mel Gibson**

Le nouveau film de Mel Gibson, *The Passion of the Christ*, est, aux Etats-Unis, au moins chez les chrétiens et aussi chez les juifs, au centre des conversations. Son immense succès commercial, qui a remboursé sa production dès les premiers jours, depuis le mercredi des Cendres, date choisie pour la première, réjouit ses partisans, la plupart du temps inconditionnels. Les reproches d'antisémitisme aboutissent de l'autre côté à des propositions excessives, comme la menace d'un procès en diffamation intenté en Israël.

Me trouvant aux Etats-Unis au tout début mars, j'ai donc été voir le film présenté dans un grand cinéma de Philadelphie, dans un quartier populaire. La salle était comble, à peu près entièrement composée de Noirs venus en famille, bébés compris, et probablement pour la plupart issus des communautés pentecôtistes.

Inutile ici de préciser que je n'ai pas l'intention pour en parler de me référer aux opinions de Mel Gibson et surtout de son père Hutton Gibson sur Vatican II et ses suites, ni davantage à l'approbation du film, affirmée, et donc récupérée, puis démentie, du pape Jean Paul II. J'ai été voir une œuvre. Comme pour Pasolini qui était communiste, comme pour Zefirelli qui était catholique, comme pour Rossellini qui était, je crois, un agnostique de bonne volonté, j'ai regardé un film, tel que je suis, avec ma foi et ma sensibilité et je le confronte avec l'intention avouée de Mel Gibson, exprimée

dans la préface au « livre du film » : « J'ai voulu rendre témoignage à l'amour infini du Christ Jésus, qui a sauvé et continue de sauver tant de gens dans le monde. » Le propos est confessant, théologique et même apologétique.

Influences

Pour être plus précis, si je comprends bien la voie choisie par Gibson, il s'agissait de reprendre la vision que la spiritualité et la dévotion catholiques ont donnée, disons même façonnée, depuis le milieu du Moyen Age jusqu'au XIX^e siècle, en passant par l'étape décisive et amplifiante du Baroque.

On y retrouve les Chemins de Croix, qui trouvent leur apogée dans les processions de la Semaine sainte en Andalousie, avec ses flagellants dont il reste au moins une survivance ; *les Mystères médiévaux*, dont la *Passion* encore jouée à Oberammergau est une manifestation connue ; la peinture baroque, telle qu'on peut la voir en Espagne ou en Amérique latine par exemple.

Les détails, souvent choquants, sont empruntés aux *Méditations sur la Passion* de la mystique allemande Anna Katharina Emmerich (1774-1824), popularisées par Clemens Brentano (1778-1842) et dont s'est nourri le XIX^e siècle catholique, mais aussi sans

doute aux *Visions*, non reconnues par l'Eglise, de la mystique espagnole Marie d'Agréda (1602-1665).

Gibson se sert pour cela des moyens cinématographiques modernes, ralentis ou effets spéciaux, grand écran, jeux de lumière, qui plaisent tant aux adeptes du *Seigneur des anneaux* ou de *Braveheart*, son film de 1995. Le mélange des deux perspectives risquait d'être détonant et il l'est.

Au-delà du visible

Sans vouloir établir de comptabilité en partie double, je peux cependant dire ce qui m'a paru réussi dans le film et ce que j'ai trouvé beaucoup moins convaincant.

Le défi d'oser - pour mieux respecter les personnages et ce qu'ils ont dit - utiliser pour les dialogues les langues de la Palestine sous la domination romaine (latin, hébreu, araméen) a été gagné. Même si les savants pourront certainement contester telle transcription, telle prononciation et surtout déplorer l'absence du grec qui devait servir de langue de communication, ce choix primordial et audacieux donne une distance, une étrangeté et disons même une majesté, qui conviennent au respect du Mystère raconté en images. Gibson manie aussi avec une grande maîtrise les retours en arrière, qui donnent au spectateur la possibilité de se reporter à la prédication évangélique et aux gestes de Jésus. La Cène et surtout le don de la Coupe, les Béatitudes, les annonces prophétiques sont là, bien situées, pleines de sens théologique.

Le beau visage de l'acteur incarnant le Christ, Jim Caviezel, qui est défiguré tout le reste du temps, apparaît alors dans sa sérénité.

Mais il y a surtout deux trouvailles qui sont plus convaincantes encore. La première est proprement mystique et magnifiquement traitée. C'est l'omniprésence de la Vierge tout au long de la Passion, ce qui traduit avec justesse une vision de l'Eglise qui subsiste en Marie seule. Le visage si humain et si pur de l'actrice juive Maja Morgenstern a su miraculeusement, c'est-à-dire sans aucune outrance, exprimer la douleur infinie de la Mère de Jésus. Même la scène étrange où elle essuie et ramasse le sang du Christ flagellé n'a rien de choquant et peut évoquer les gestes liturgiques du soir du Jeudi saint, lorsque le prêtre lave l'autel, ou encore ces anges des icônes recueillant en une coupe le sang jailli du côté du Christ en croix.

La seconde est cinématographique. Gibson s'attache aux regards. Toute la complexité des personnages, même les plus unilatéralement traités comme les princes des prêtres, ont, dans leur regard, quelque chose qui se démarque de leur rôle, de leurs paroles et de leurs actes. Regards humains de peur, de



pitité, d'interrogation et même d'incompréhension que seul le cinéma, par le plan rapproché, peut scruter dans leur mobilité. Gibson a su donner ici au cinéma sa fonction d'incarnation, vivante et complexe, qui permet d'aller au-delà de ce qu'on voit et de ce qu'on entend.

Outrances

Car ce qu'on voit et entend est terrible. C'est bien évidemment ce que Mel Gibson a voulu, afin de donner tout son réalisme au sacrifice du Christ pour démolir les christologies humanistes qu'il accuse d'affadir le mystère de la Rédemption.

Il faut se rendre à l'évidence que le spectateur est convié au spectacle d'une torture horrible qui dure deux heures. Dans ce dolorisme exacerbé, le sang déborde de partout, au risque de frôler le Grand Guignol. Le reproche d'une *Passion* qui devient spectacle, et non plus lamentation méditative comme la musique en particulier a su le faire, ne peut être évacué. Tout se passe comme si le réalisateur n'avait pas voulu ou pu prendre la mesure du poids de l'image cinématographique et de sa force de suggestion, d'autant qu'il l'accompagne sans répit d'une musique insistante et lourde. C'est un film où manque gravement le silence.

Il y a aussi bien des objections qu'on peut faire au scénario, comme l'inégal traitement réservé d'une part à Pilate, homme ouvert et finalement sympathique, et de l'autre aux juifs dont on aurait pu montrer autrement l'aveuglement. Le personnage d'Hérode, en homosexuel débauché, est totalement caricatural et l'assimilation de Marie-Madeleine à la femme adultère de Jean (8,3-11) dénuée de fondement. Mais cela est marginal par rapport à l'ex-

pressionnisme délibéré de l'œuvre qui peut ou convaincre ou choquer.

Le très élégant et intellectuel magazine *The New Yorker* qualifie le film d'écœurant, n'apportant ni lumière ni connaissance, et estime que les croyants eux-mêmes ne devraient ressentir en le voyant que culpabilité, peur et dégoût. Mais à côté de moi, après la séance, une dame noire expliquait à sa fille de dix ans : « Voilà ce que Notre Sauveur a enduré pour nous ! »

Si Mel Gibson a voulu rendre le Christ qu'il dépeint à son éternel destin de signe de contradiction, il a en quelque sorte réussi, mais il serait erroné de voir trop facilement dans les réactions de chacun une question culturelle ou une décision de foi ou d'incroyance.

Pour ma part, tout en reconnaissant les bonnes intentions du cinéaste, en respectant ses choix et en admirant certaines touches de son art, je ne puis, après la vision du film, que me tourner vers les récits de la Passion dans les Évangiles où ne se trouvent que retenue douloureuse, sobriété et même objectivité du récit, qui suggèrent, justement parce que manquent les mots, l'indicible souffrance que le Christ a endurée dans sa Passion.

G.-Th. B.

Du Greco à Delacroix

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne d'art et d'archéologie,
chargée de cours à l'École du Louvre

Le phénomène de la collection trouve ses lettres de noblesse dès la période hellénistique. Toutefois, cette pratique ne renaît véritablement qu'à la Renaissance, encore qu'elle demeure d'ordre exclusivement privé. Les collections princières ne deviendront publiques qu'en Italie, lorsque les grandes familles manifestèrent la volonté d'associer leur patrimoine à la Pinacothèque de l'Académie. La prise de conscience d'un patrimoine intellectuel et artistique national, la volonté de le préserver et de le diffuser qui émergent au Siècle des lumières eurent pour conséquence de favoriser l'accroissement du nombre des collectionneurs.

La guerre d'indépendance et la création de l'Etat grec moderne eurent un impact comparable en Grèce. La fondation à Athènes de l'École des Beaux-Arts au lendemain de l'indépendance et la constitution d'un fonds historique résultaient d'une même volonté de voir renaître la création.

L'exception crétoise

Au lendemain de la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, on assiste à une véritable fracture qui s'accompagne d'un tarissement de la production artistique. Seule la production d'icônes put réellement survivre aux quatre siè-

cles d'occupation ottomane. Epargnées par cette occupation, la Crète et les îles éoliennes échappent à cette domination. Les phénomènes d'hybridation techniques sont nombreux. On reste fidèle à la technique de la peinture sur bois, au fond d'or, à des traditions que, en quelque sorte, on va moderniser à la faveur des contacts répétés avec Venise.

La Crucifixion d'Andreas Pavias, établi en Crète au XV^e siècle, est représentative des icônes « italo-crétoises », tant elle associe l'absence d'expression propre à l'art byzantin à certains traits propres au gothique international. Elle témoigne de la diffusion dans la Crète vénitienne de schémas dont les exemples étaient fréquents en Italie du Nord. Plusieurs icônes post-byzantines du XVII^e siècle, comme *L'Adoration des bergers* (vers 1688-1700) de Stephanos Tzangarolas, perpétuent par les thèmes et l'usage abondant de l'or le maintien des traditions jusqu'aux confins du XVIII^e siècle.

Il n'est guère surprenant que l'un des plus remarquables peintres grecs, Domenikos Theotokopoulos dit Le Greco, soit originaire de Crète, seul véritable centre de production artistique. Né en 1541, le peintre serait très vraisemblablement originaire de Candie où il est cité comme « maître » en 1563. Actuelle Héraklion, Candie était alors la capitale de la Crète vénitienne.

Du Greco à Delacroix
Les Collections de la
Pinacothèque nationale
d'Athènes
Fondation de l'Hermitage,
Lausanne, jusqu'au
31 mai.

De sa culture byzantine, Le Greco reçoit une lumière extraterrestre qu'il allie à d'autres influences, celle de Venise où il vécut et enfin celle de l'Espagne où il mourut. Aux généreuses donations qui, tout au long du XIX^e siècle, émaillèrent l'histoire de la Pinacothèque, s'ajoutent de remarquables achats, comme *Le concert des anges* (1608-1614) et le *Saint Pierre* (1600-1607). Ces deux seules œuvres suffisent à résumer le génie teinté d'étrangeté d'un peintre capable de transfigurer le naturalisme du visage de l'apôtre par une liberté de facture et un vêtement traité à la manière de flammes polychromes incandescentes. Par-delà la lumière, le chromatisme et l'inquiétude maniéristes hérités des Vénitiens, *Le concert des anges* est d'une modernité renforcée par l'inachèvement.

Art occidental

Mais la Pinacothèque nationale d'Athènes offre également quelques exemples importants de l'art occidental. Le noyau des collections résulte du fonds de l'École polytechnique, École des arts et métiers fondée en 1837. Si la collection émane des nombreux legs et donations effectués au XIX^e siècle, elle forme cependant un parcours pédagogique qui avait pour mission d'enrichir la culture des jeunes peintres grecs. L'étude scientifique de ce fonds ne connaît de véritables progrès qu'au lendemain de la seconde guerre mondiale.

En 1972, Federico Zeri séjourne à Athènes afin de mieux étudier la collection et de résoudre les difficiles problèmes d'attribution, ainsi qu'il l'avait entrepris dans les collections publiques américaines. Il identifia *L'Éducation de la Vierge* de Francesco Solimena, ainsi qu'*Esther et Assuérus* de Luca Giordano. Ce dernier avait œuvré

à Rome, Florence, Venise et en Espagne où il avait été appelé par le roi Charles II en 1692. Virtuose, Giordano était également pénétré de traditions flamandes et germaniques, ce dont il fit, non sans espièglerie et habileté, la démonstration dans *La guérison du paralytique* peint à la manière de Dürer. Le peintre napolitain voulait relever le défi du prieur de la Chartreuse de Saint-Martin à Naples qui mettait en doute sa capacité d'égaliser le maître de Nuremberg.

La tendance caravagesque est illustrée dans les collections. Attribué à Cecco del Caravaggio par Roberto Longhi, le *Fabricant d'instruments de musique*, qui appartenait vraisemblablement à Cosme II de Médicis, se situe dans la veine du Caravage. La fin de la grande tradition baroque du « style sublime » est figurée par Gianbattista Tiepolo. *La Rencontre d'Éliézer et Rébecca* est une des rares œuvres sacrées du maître vénitien qui se dédia plus volontiers aux vastes compositions décoratives destinées à de prestigieux commanditaires européens. La palette éclaircie et l'affirmation d'un plan unique assez caractéristique permettent d'ailleurs d'établir des liens avec les grands décors réalisés pour la résidence des princes évêques de Würzburg autour de 1740.

Les écoles du Nord sont évoquées par quelques œuvres de Jan Brueghel le Jeune, formé auprès de son père. *La Vierge à l'Enfant et saint Jean Baptiste avec des anges dans un paysage* est typique d'un engouement pour la nature qui conduit volontiers les peintres flamands à une miniaturisation des personnages perdus, en l'occurrence, dans de luxuriantes frondaisons.

Quant à l'école française, elle est représentée par l'incontournable Delacroix qui donna des gages au philhellé-

nisme, même si le combattant grec de l'*Episode de la guerre en Grèce* exprimait avant tout une fougue romantique et un idéal de liberté dépassant tout contexte historique.

Néo-hellénisme

L'exposition de la Fondation de l'Hermitage permet aussi de découvrir la peinture néo-hellénique pratiquement ignorée de l'histoire de l'art européen. Au lendemain de la guerre d'indépendance, les pratiques artistiques renaissent, notamment au sein de l'École polytechnique, dont une section dédiée aux Beaux-Arts est créée en 1834. S'y succèdent des professeurs dont les origines diverses attestent de la persistance des modèles français, italiens ou germaniques.

La Grèce entretenait des liens étroits, favorisés par les mariages princiers, avec Munich, d'où la présence de figures exemplaires de l'École de Munich. Le Tyrolien Francesco Pige s'installe en Grèce en 1848 où il se consacre presque exclusivement au portrait. Sa production reflète l'émergence d'une société bourgeoise qui avait soutenu l'indépendance. Véritables témoignages de l'histoire sociale de la Grèce, ses portraits soulignent le rang du modèle, les insignes de ses fonctions. Revêtus de costumes traditionnels dans une facture minutieuse et dans des attitudes figées, les modèles renvoient à une phase de transformation sociale de la société agraire vers la bourgeoisie.

Georgios Avlivos contribua à libérer l'art du portrait de cette rigidité austère. Formés à l'Académie des Beaux-Arts de Munich, Nikiphoros Lytras, Nikolaos Gysis et Georgios Iakovidis, qui dirigea d'ailleurs la Pinacothèque

d'Athènes de 1910 à 1930, furent les propagandistes d'un réalisme académique adopté sans examen comme esthétique quasi-officielle.

Gysis est sans doute l'un des peintres les plus passionnants de cette génération pour avoir rendu compte de l'évolution de la sensibilité artistique en Grèce. S'il produit des scènes de genres idylliques dans un style académique prôné par l'École de Munich, *L'Oriental à la pipe*, aux couleurs charmées, s'inscrit dans le mouvement orientaliste. Près de dix ans plus tard, *L'Araignée* rompt avec son œuvre antérieure. Cette vision très fin de siècle de la femme fatale, en accord avec les préoccupations symbolistes, rattache l'artiste à un mouvement plus international. De facture plus enlevée, peut-être influencée par l'impressionnisme, *Symphonie de printemps* (1886) se rattache à l'intérêt des symbolistes pour un lyrisme musical, beethovénien en la circonstance.

A la fin du XIX^e siècle, son œuvre rejetait toute spécificité nationale pour se rattacher à une production internationale, libérée de toute origine géographique, qui ouvrait ainsi la voie à l'art du XX^e siècle.

G. N.

expositions

« *Portrait de Kyriakoula Voulgari* », de Francesco Pige (1850-52).



Montesquieu

ou la trompeuse douceur de vivre

●●● **Gérard Joulé**, *Lausanne*

Jean Lacouture,
Montesquieu.
Les vendanges de la
liberté, Seuil, Paris 2003,
336 p.

Montesquieu,
Lettres persanes, sous la
direction de Jean
Starobinski, Gallimard,
Paris 2003, 462 p.

Dans une époque où tout le monde croit pouvoir devenir écrivain et où presque plus personne ne sait lire, le moindre passage de La Bruyère ou de Bossuet, le moindre bout de lettre de Voltaire ou de Fénelon prend soudain des allures vertigineuses, surréalistes. La vulgarité, la platitude, l'obscénité, l'immoralité sont devenues si courantes, si prégnantes, si présentes, si arrogantes, si polluantes - le langage ne pouvant plus nommer des choses qui n'en sont plus et les sciences soi-disant humaines ne pouvant faire par définition autre chose que jargonner - que juste pour respirer, on est prêt à se jeter sur n'importe quel livre du passé. Examinons la figure de Montesquieu (la sortie, l'an passé, du beau livre de Jean Lacouture en fournit l'occasion). On peut la résumer par quelques mots : goût, finesse, liberté d'esprit, badinage, libertinage. Derrière ces mots et leur donnant naissance : une époque.

Epoque délicieuse mais combien éphémère, et délicieuse parce qu'éphémère, où l'absence de lois et je ne sais quelle confusion des genres atteignent à une sorte de déséquilibre supérieur par la grâce duquel les sexes, les classes, les tempéraments s'opposent sans se détruire, s'épaulent sans se confondre.

Epoque où les lois elles-mêmes se mettent à avoir de l'esprit. Instant idéal des civilisations où la règle devient habitude, l'hypocrisie seconde nature et la contrainte politesse. La guerre est elle-même un jeu entrecoupé de déjeuners sur l'herbe et de ballets. Des mots comme désinvolture, gratuité, insouciance, élégance, magnificence, clémence, bonté, gentillesse, courtoisie, amitié, paresse, loisir, libéralité occupent encore une place de choix dans le dictionnaire et le vocabulaire. Moment mûr et parfait où l'aristocratie de naissance et celle de l'esprit se rejoignent et composent une élite exquise telle que, depuis, il ne s'en est formé aucune qui, même de loin, puisse lui être comparée.

Cette liberté d'esprit, un mot la définit : le goût. Définition du goût par Montesquieu : l'avantage de découvrir avec finesse et promptitude la nature des plaisirs que chaque chose doit donner aux hommes. Il y aura donc dans les plaisirs de la hardiesse, de la variété et de la surprise. Notez que Montesquieu ne parle que des plaisirs. Les peines lui seraient-elles inconnues ? Un bon écrivain sera celui qui excite dans l'âme le plus de sensations en même temps. Ce sera tout l'art de Stendhal.

Définition de la beauté par Montesquieu : une grâce naturelle qui est supérieure à la beauté admise et qui peut même se manifester dans la laideur. Une femme ne peut être belle que d'une

façon, mais elle a cent façons d'être jolie. Ce que la nature n'a pas donné, l'esprit le donne. Une femme sans esprit est une femme sans beauté.

Comment voit-il ses fameuses *Lettres Persanes* ? « Je me suis, dit-il, donné l'avantage (il ne dit pas la peine) de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale à un roman, et de lier le tout par une chaîne secrète et en quelque façon inconnue. » Tout ceci est trop beau pour être vrai, me direz-vous ? Que cache ce paravent riant ?

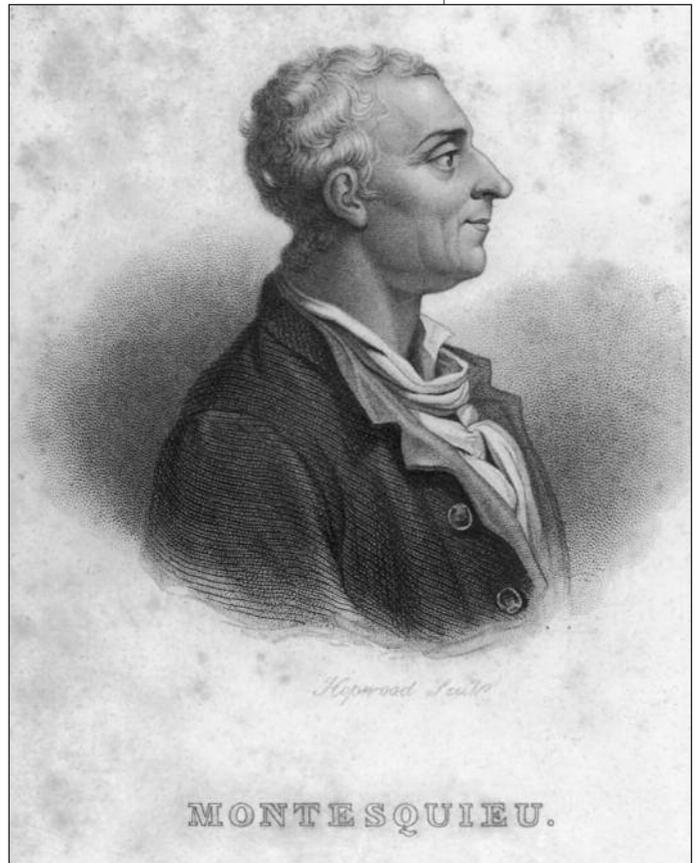
Illusions

Derrière la façade décorée par Watteau, la religion s'en va ou se dessèche dans le jansénisme parlementaire. La philosophie commence sa campagne insolente et son travail de sàpe. Les hommes, cessant d'être occupés du soin du salut, s'avisent qu'ils ont un lopin de terre à cultiver et que leur conversation peut avoir lieu aussi bien sur terre que dans les cieux. Un peuple de croyants et de soldats se transforme en négociants et en libres penseurs. L'histoire des rois touche à sa fin, celle des peuples fait mine de commencer.

On appelle « lumières » la bougie à l'aide de laquelle les philosophes prétendent éclairer le monde. A la grandeur, on préfère le confort, la philosophie remplace la religion et les philosophes deviennent les directeurs de conscience des rois, jusqu'au jour où les peuples croiront pouvoir se passer des prêtres et des rois. Montesquieu, qui amorce ce mouvement, sans savoir jusqu'où il pourrait bien mener, crut qu'on pouvait devenir Anglais sans cesser d'être Français. Ce fut là son erreur de Bordelais. Il pensait en anglais avec une cervelle française.

Cette liberté, soi-disant importée d'Angleterre et que les Français n'auraient jamais connue dans leur histoire, n'a pas encore acquis la raideur amidonnée et le tranchant fanatique que lui donneront les révolutionnaires. Entre Louis XIV et la Terreur, la France goûte une certaine douceur de vivre. Pendant un certain temps, l'histoire va se faire géographie. Influence des climats sur les constitutions. Montesquieu est un modéré, un girondin, un homme de salons, de jardins et de cabinets.

L'homme ayant occulté le péché originel se conçoit désormais comme un animal raisonnable, dessiné par un dieu jardinier et paysagiste et fait pour étudier les sciences et s'enrichir par le



commerce. Il n'est pas encore naturellement bon, mais, grâce à la philosophie, il est en train de le devenir. Des ailes se mettent à lui pousser. Ne s'élève-t-il pas vers les cieus dans les ballons de Monsieur de Montgolfier ? Aussi n'entend-il pas sur la place Louis XV les coups de marteau du bourreau qui construit l'échafaud. L'homme naturel du XVIII^e siècle, c'est l'homme innocent, Adam avant la Chute. Mais il ne suffit pas de contester le péché originel pour faire d'un loup un agneau.

Petits pétards

En attendant, Montesquieu offre un divertissement oriental à ses idées et leur fait enfiler des pantalons à la turque. Sous la perruque d'un président à mortier, il y a souvent place pour du carnaval. Jeu d'un épicurien libertin. Montesquieu manie dans ses *Lettres* l'irrégion, la lèse-majesté et la liberté de tout penser, mais ces explosifs ne sont vendus qu'en petits pétards par le magistrat qui écrira : « Ne touchez aux lois que d'une main tremblante. »

Joseph de Maistre ne dira rien d'autre, mais Sade ira un peu plus loin sur le chemin de la subversion et le jeu deviendra alors tout à fait sérieux. Il l'est resté, mais ce n'est plus du tout un jeu, et les Persans de Montesquieu sortis de l'Orient des *Mille et une Nuits*

sont aujourd'hui poseurs de bombes dans un monde sans sagesse, sans force et sans bonheur. Où sont les jardins, les salons, sofas et cabinets ? Où sont les rossignols d'Hafiz et de Saadi ?

Mais de ce harem d'idées, il en reste de magnifiques et de prophétiques, comme celle-ci : « Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. » C'est avouer qu'il n'eut jamais de chagrin et donc à peine de cœur. Et cette autre (à faire grincer les dents) : « La religion catholique détruira la religion protestante, et ensuite les catholiques deviendront protestants. »

G. J.

Fermeture des bureaux

L'administration, la rédaction de *choisir* et le Cedofor seront fermés du 9 au 19 avril.

Bonnes fêtes de Pâques !

Saint Augustin rendu aux siens

Dans une lettre adressée le 26 septembre 1953 à Mgr Duval, archevêque d'Alger, Albert Camus avouait reconnaître à saint Augustin « en même temps que des grandeurs qui nous surpassent tous, ce mélange bien africain d'excès et de prudence, de force et de faiblesses qui nous rendent ses grandeurs fraternelles ». Mais en réalité, sur sa terre natale, Augustin demeurait un inconnu, tandis que dans les écoles théologiques du monde entier son « africanité » restait méconnue.

Cette anomalie devait cesser. Qui pouvait entreprendre une tâche aussi vaste que de rendre Augustin aux siens, en Algérie contemporaine ? Le hasard a voulu que lors d'une rencontre entre le président Bouteflika et le ministre suisse des Affaires étrangères Joseph Deiss, en octobre 1999, le courant ait si bien passé que la tenue d'un colloque international sur saint Augustin put y prendre forme. Cette manifestation s'est tenue du 1^{er} au 7 avril 2001 dans la capitale algérienne et sur le site d'Annaba (Hippone). Elle réunit près de quarante spécialistes venus de seize pays et quelque deux cents participants du monde entier, dont une forte délégation d'intellectuels algériens. L'organisation scientifique fut confiée à l'Université de Fribourg (Suisse), sous la direction du professeur Otto Wermelinger, et du Haut conseil islamique algérien. Une pre-

mière absolue dans l'histoire de l'immense postérité augustinienne.

La tonalité des contributions et des débats a permis de redécouvrir la richesse d'Augustin entre « africanité et universalité ». Comme l'a souligné André Mandouze, à travers l'œuvre d'Augustin « quelque chose de l'Afrique du IV^e et du V^e siècles est passé dans le tissu de l'humanité et a contribué à la vivifier ».

Augustin, né dans le paganisme en dépit de la souffrance de sa mère Monique, chrétienne très fervente, offrit d'abord à Dieu un terrain fort ingrat. Mais son âme ardente, son goût pour la philosophie, sa recherche inlassable de la vérité et finalement sa demande de baptême ouvrirent les portes à l'un des génies les plus flamboyants de la pensée chrétienne.

Les enseignements du colloque d'Alger restituent les facettes variées de ce philosophe au « cœur broyé » entre les appétits de la chair et les séductions de l'esprit, qui, un jour, changea de vie pour l'amour de Dieu et de l'intelligence. Les textes d'Alger constituent un ensemble scientifique de référence.¹

Albert Longchamp s.j.

Sous la direction de
Pierre Yves Fux,
Jean-Michel Roessli,
Otto Wermelinger
Augustinus Afer
*Saint Augustin :
africanité et universalité.*
Actes du colloque international
Alger-Annaba,
1-7 avril 2001,
Editions Universitaires,
Fribourg 2003, 660 p.
(en 2 volumes)

1 • Certaines communications sont en langue anglaise ou allemande.

■ Essais

Jean-Noël Nally
Du comment au pourquoi

Essai sur le sens de la vie dans une civilisation en mutation
Slatkine, Genève 2004, 112 p.

Le titre de l'ouvrage peut effrayer les âmes impressionnables. Il peut véhiculer l'idée d'une œuvre philosophique pesante, difficilement abordable. Il n'en est rien. Ceux qui connaissent l'auteur n'en seront pas surpris. La spécialité de Jean-Noël n'est pas la philosophie, mais la médecine dentaire. Il en était professeur à l'Université de Genève, dont il a été d'ailleurs un des vice-recteurs. Bien qu'il traite de questions fondamentales et sérieuses, son écriture évite l'écueil qui menace le professionnel ; elle est d'une légèreté remarquable et son livre se lit comme un roman.

Nally a accumulé suffisamment d'années pour pouvoir se présenter en sage. D'ailleurs il l'est, incontestablement. Mais ce n'est pas là le centre de gravité de son livre. En premier lieu, Nally se pose en mémoire vivante. Il nous montre toute l'évolution récente de la science et de la société à ce jour, nous en amuse et nous la fait admirer. Ensuite, Nally se pose en homme de foi. Ce faisant, le ton change. Profondément croyant et étonnamment tolérant, Nally touche son lecteur en montrant pourquoi l'Eglise d'aujourd'hui, apparemment si frêle, peut espérer un avenir vigoureux. Mais en même temps, il se laisse aller à des critiques bienveillantes, mais remarquablement ciblées, à l'endroit de certains responsables d'Eglise et - ma foi - non des moindres ! Nally rejoint ainsi, à sa manière, quelques thèses de théologiens de renom, comme Christian Duquoc avec son livre *Je crois en l'Eglise*. A mettre en toutes les mains, vraiment.

Dominique Haenni

Yves-Marie Habert
Paul Claudel regarde la croix

Parole et Silence, Paris 2003, 214 p.

Claudiel a fréquenté assidûment la Bible et les Pères de l'Eglise avec lesquels il a entretenu des liens presque familiers. Il a aimé la Bible et il l'a lue avec attention,

selon la méthode de la tradition monastique dite *Lectio divina*. L'écriture, il faut la manger, la digérer, l'apprendre par cœur... puis fermer les yeux, se taire et écouter humblement et longuement le bruit qu'elle fait en nous, dit-il dans un de ses livres. On peut affirmer qu'il a pratiqué cette méthode pendant plus de cinquante ans et les différents tomes de son *Journal* reflètent son lent travail de maturation.

Il a l'ambition, à travers ses livres, d'ouvrir les yeux de ses lecteurs au sens spirituel des Écritures, pour en finir, dit-il, avec une lecture qui a fini par rendre Dieu sec et lointain. C'est de ce travail que l'auteur Y.-M. Habert nous rend compte. Il s'applique à suivre Claudel dès sa conversion, à travers ses écrits, qu'ils soient bibliques ou dramatiques. On chemine dans le sillage d'un ambassadeur qui a voyagé dans le monde entier et s'est immergé dans toutes les nations et dans toutes les cultures. Un ambassadeur qui un jour s'est senti appelé à une vocation monastique qu'on lui a refusée et qui, au seuil de la mort, regrette de n'avoir pas répondu plus généreusement à cet appel...

Divisé en quatre parties, plus une conclusion, cet ouvrage commence par enthousiasmer, puis l'attention baisse, pour rebondir avec l'analyse de la « croix » à travers les œuvres dramatiques. Chacun, dit Claudel, porte une croix proportionnée, adaptée à ses forces. Si les autres nous aident à porter notre croix, il y a toujours une part irréductible dont nous sommes seuls à « profiter ».

La sienne a sans doute été liée à sa solitude. Selon l'auteur de ce travail, Claudel a été souvent « seul contre tous » comme le crucifié au jour de sa passion et c'est cette conviction profonde qu'il veut nous faire partager.

Marie-Luce Dayer

Catherine Chalier
Traité des larmes

Fragilité de Dieu, fragilité de l'âme
Albin Michel, Paris 2003, 220 p.

A travers une relecture des Sages de la tradition juive et d'une relecture d'épisodes vétérotestamentaires, c'est à une véritable phénoménologie des larmes que se risque C. Chalier. Que signifie pleurer ? Plus exactement, faut-il reconnaître aux larmes un

pouvoir de révélation ou au contraire faut-il les reléguer dans une région de pure ignorance ? Sans doute, par rapport à la connaissance intellectuelle, s'agit-il d'une forme d'ignorance. Pleurer, c'est en effet rendre les armes de la connaissance. Faut-il conclure que les larmes ne sont qu'un aveu de faiblesse et d'abandon, ne pouvant révéler rien d'autre que l'impuissance humaine ? Assurément non.

En renonçant à juger et à savoir, je me laisse submerger par un flux émergeant de mon intériorité la plus secrète. En humidifiant les yeux, les larmes voilent les évidences du monde. En se frayant un passage dans la glaciation du soi, elles dévoilent ce que l'expérience du monde masque le plus souvent : notre intériorité la plus intime, chemin vers une altérité, encore innommée, mais dont l'intrépide lucidité nous fait déjà vaciller. Fragile brisure de l'opacité corporelle, elles nous rappellent - c'est peut-être pour cela que nous les craignons tant - l'abîme infini qui est la respiration de notre être.

Jean-Nicolas Revaz

■ Psychanalyse

Michel Rychner

Le divan de Konrad Lorenz

Une approche comparée du rite et du symbole chez Freud, Jung et Lorenz
Georg, Chêne-Bourg 2003, 382 p.

Ce livre est particulièrement intéressant. L'auteur s'efforce, dans le cadre de la critique philosophique chère à Paul Ricœur, de mettre en relation les idées de Sigmund Freud et de Carl-Gustav Jung avec les découvertes de l'éthologie : c'est ainsi que Michel Rychner convie en quelque sorte les deux psychanalystes à s'allonger sur le divan de K. Lorenz. Non sans humour.

Nous voici embarqués dans l'histoire de l'humanité, en partant du biologique pour atteindre le symbolique et même le spirituel, dans la double perspective phylogénétique et ontogénétique.

L'auteur nous invite à réfléchir sur le passage de la ritualisation au symbolisme, nous permettant de mieux saisir les enjeux biologiques de l'agressivité, du lien et de la communication, ainsi que leur possible développement chez l'être humain. Il nous offre d'étonnantes pages sur la relation amou-

reuse, en évoquant aussi bien les rites d'accouplement de l'oie cendrée que l'idéalisation de l'icône féminine dans les chansons de troubadours.

Ce livre fouillé, dense, bien documenté et comportant de nombreuses citations, bien que d'un abord quelque peu difficile, est à découvrir. Il nous permet de considérer autrement les liens possibles entre science et humanisme, dans une recherche de synthèse audacieuse. On regrettera cependant que les perspectives freudiennes les plus récentes ne soient pas évoquées.

Claire-Anne Carreras-Rey

Lytta Basset

Culpabilité, paralysie du cœur

Labor et Fides, Genève 2003, 106 p.

La remarquable lecture de la guérison du paralysé (Lc 5,17-26) révèle notre complicité inconsciente avec la mort. La portée symbolique du récit fait apparaître nos subtiles fermetures. Dans l'enfermement coupable, nous faisons écran au travail de l'Esprit. Massive ou subtile, cette fermeture nous paralyse. Seule « l'autre façon de voir » de Dieu pèse assez lourd pour déboucher notre culpabilité mortifère et nous déloger de notre prison.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, le discours philosophique et psychanalytique est examiné. Le sentiment de culpabilité englobe la conscience. Il invalide ainsi toute tentative de guérison par sa perception. Seul le Créateur, révélant l'obstacle inconscient, peut instaurer une relation réellement libre.

Dégageant deux critères qui permettent de reconnaître une culpabilité constructive - le sentiment de culpabilité ouvre-t-il à l'Autre en me décentrant de moi-même et ne me cache-t-il pas le mal réel que je fais aux autres ? - l'auteur souligne qu'au contraire du péché, la culpabilité mortifère fait perdre toute confiance en Dieu.

Accepter de ne pas savoir pourquoi je suis coupable, déceler ce qui s'oppose à la disculpation et renoncer à la maîtrise de la faute, c'est alors reconnaître que je ne suis pas ma propre origine : seule la relation au Créateur, qui échappe - Job en a fait l'expérience - au cercle de l'autojustification ou de la culpabilisation de l'autre, justifie et rend libre.

Dans une perspective catholique, on soulignera que cette relation s'incarne dans un corps ecclésial qui porte le croyant et influe sur sa relation à Dieu et aux autres. N'est-ce pas le sens du Mystère de l'Eglise qui médiatise par le ministère du sacrement de réconciliation une relation renouvelée à Dieu ? Est-il alors légitime d'opposer, comme le fait l'auteur, la relation interpersonnelle au sacrement ? Celui-ci est relation efficace de l'amour de Dieu. Il opère ce qu'il signifie : l'amour de Dieu devance, fonde et recrée le croyant. Qu'il se manifeste par l'écoute personnelle et fraternelle du ministre est alors un signe de cet amour.

Luc Ruedin

■ Littérature

Shafique Keshavjee
La princesse et le prophète

La mondialisation en roman
Seuil, Paris 2004, 300 p.

Choisir la forme du roman pour faire passer des contenus socio-politiques comporte le risque du cliché et de nombreux écrivains illustres s'y sont cassé les dents. Dans ce plaidoyer pour une mondialisation responsable, l'auteur n'y échappe pas et l'on rencontre les discours usuels, du cadre de multinationale à celui du militant altermondialiste, du gourou indien (la pièce se joue à Bombay !) à celui du fondamentaliste islamique. Chacune de ces positions étant par ailleurs déclinée sous ses versions hard et soft, et la pleine sincérité de porte-parole soulignée.

En filigrane on sent paraître les diverses incarnations de l'auteur, à travers la voie du milieu qui est la sienne. Indien né au Kenya, pasteur de l'Eglise protestante vaudoise, il cherche la synthèse, mieux, il est la synthèse. Tout comme on peut reconnaître sa plume derrière les manifestes annexés au roman, nés des rencontres prophétiques entre une Mary anglo-indienne et un Joseph également anglo-indien, personnages soulignant le rôle fécondateur des contrastes. Un réel talent littéraire marque les moments forts du récit, quand Joseph s'offre au sacrifice, quand quelque personnage stéréotypé apparaît sous ses travers humains.

Sur le fond, on ne peut qu'abonder dans le sens de l'auteur, quand il souligne que la monoculture du capital étouffe la vie, que la

lecture littérale des Ecritures ôte tout esprit. Derrière tout cela, il y a un humanisme qui affirme la double liberté - dans la religion institutionnelle, et de la religion institutionnelle - et un appel à l'essentiel : « Dans beaucoup de nos pays pauvres, nous avons su maintenir vivante la joie. » Une phrase comme celle-ci : « Le monde est complexe et c'est ensemble que nous devons trouver des solutions » peut apparaître terriblement banale. Elle contient en réalité toutes les sagesse : quitter les obsessions toutes faites, oser regarder les choses en face, respecter la diversité et la légitimité des points de vue, chercher non les fausses victoires sur autrui mais les victoires sur soi-même.

René Longet

■ Bible

Odon Vallet
L'Evangile des païens

Une lecture laïque de l'Evangile de Luc
Albin Michel, Paris 2003, 282 p.

Une stimulante invitation à lire, en continu et lentement, l'Evangile de saint Luc. Ainsi, l'auteur du 3^e Evangile synoptique et des Actes des Apôtres devient, grâce aux fines analyses d'Odon Vallet, l'un de nos contemporains dans l'annonce d'une bonne nouvelle : une éternité d'amour ! Bienheureux donc tous les perdants et tous les souffrants dans la jungle de ce monde, car pour eux des espaces de bonté et de beauté s'ouvrent lorsqu'ils rencontrent Jésus, le Fils de Dieu.

A partir d'une traduction, ni littérale ni littéraire, de tels commentaires, adressés aux païens d'hier et d'aujourd'hui dont nous sommes, livrent assurément un message chargé de vie et d'espérance. Cet ouvrage intéressera ceux et celles qui sont allergiques aux sermons.

Louis Christiaens

Barilier Etienne, *Le vrai Robinson*. Zoé, Carouge 2003, 268 p.

Bührer Michel, *Le vol impossible. Saga d'un charter kosovar. Enquête*. D'En-Bas, Lausanne 2003, 96 p.

Chapellier Alain, *Le Christ nu*. Seuil, Paris 2003, 240 p.

Claverie Pierre, *Il est tout de même permis d'être heureux. Lettres familiales 1967-1969*. Cerf, Paris 2003, 688 p.

***Col., *De la Bible à la littérature*. Labor et Fides, Genève 2003, 336 p. [38946]

***Col., *Islamophobie en Suisse ? Eclairage européen*, Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 102 p. [38909]

***Col., *Naissances divines. Bouddha, Jésus, Krishna, Mahomet, Moïse, Rê, Romulus et Rémus, Soleil et Lune, Tane, Zeus*. Labor et Fides, Genève 2003, 128 p. [39039]

Combail René, *Prier 15 jours avec Benoîte Rencurel*. Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 122 p.

Cornuz Michel, *Le protestantisme et la mystique. Entre répulsion et fascination*. Labor et Fides, Genève 2003, 158 p.

Daniel-Ange, *L'Eglise ô ma joie ! Béatitudes*, Nouan-le-Fuzelier 2003, 240 p.

Delp Alfred, *Dieu rend libre. Face à la barbarie nazie*. Supplément « Vie chrétienne » n° 489, Paris 2003, 138 p.

Favre Gilberte, *Survivre*. Editions Z, Lausanne 2003, 96 p.

Gaud-Descouleurs Christiane, *Prier 15 jours avec Michel Quoist*. Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 122 p.

Gauthier Jacques, *J'ai soif. Thérèse de Lisieux et Mère Teresa*. Parole et Silence, Paris 2003, 106 p.

Georger Alphonse, *Journal d'un séminariste en Algérie 1960-1962*. Cana, Paris 2003, 208 p.

Gesché Adolphe, *Le mal et la lumière. « Pensées pour penser »*. Cerf, Paris 2003, 158 p.

Gouzes André, Verdin Philippe, *Le chant du cœur. Conversation sur la foi*. Cerf, Paris 2003, 138 p.

Honoré Jean, *Newman un homme de Dieu*. Cerf, Paris 2003, 216 p.

Hubaut Michel, *Croire en la réincarnation ?* Desclée de Brouwer, Paris 2003, 224 p.

Javary Cyrille J.D., *Le Discours de la tortue. Découvrir la pensée chinoise au fil du Yi Jing*. Albin Michel, Paris 2003, 670 p.

Kobia Samuel, *The courage to hope. The roots for a New Vision and the Calling of the Church in Africa*. WCC Publications, Genève 2003, 218 p.

Lauris Georges, *Mille et une nuits avant Noël. Contes bibliques*. Cerf, Paris 2003, 132 p.

Lafont Ghislain, *Promenade en théologie*. Lethielleux, Paris 2003, 252 p.

Le Goff Jacques, *Le Dieu du Moyen Age. Entretiens avec Jean-Luc Pouthier*. Bayard, Paris 2003, 108 p.

Lema Luis, *Couvrir le désastre. Un regard sur l'Intifada*. Labor et Fides, Genève 2003, 186 p.

Lucchesi Bernard, *Prier 15 jours avec St Jean de Dieu*. Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 122 p.

Mudry Yvan, *Adieu l'économie*. Labor et Fides, Genève 2003, 132 p.

Nodet Etienne, *Histoire de Jésus ? Nécessité et limites d'une enquête*. Cerf, Paris 2003, 256 p.

Olivera Bernardo, *Soleil dans la nuit. Introduction au mystère chrétien dans l'expérience monastique*. Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 184 p.

Senarclens Pierre de, *Critique de la mondialisation*. Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris 2003, 146 p.

Silberstein Jil, *Lumières de Joseph Czap-ski*. Noir sur Blanc, Montricher 2003, 76 p.

Taylor Justin, *D'où viens le christianisme ?* Cerf, Paris 2003, 164 p.

Charles Péguy, notre contemporain

Déterré en 1992 par Alain Finkielkraut d'un quart de siècle de scandaleuse indifférence due aux errances d'amnésie et à l'inculture historique crasse de la génération soixante-huit,¹ Charles Péguy habite les ombres et les lumières de notre monde moderne. Il est, en cette aube de troisième millénaire, un compagnon de route d'une actualité étonnamment brûlante. Il est, au sens le plus fort, dans toutes les grandes querelles qui nous agitent, de la laïcité au pouvoir de l'argent, de l'humus des frontières aux vents célestes du cosmopolitisme, notre ami, notre contemporain.

Six ans après la très belle, et troublante, lecture protestante du pasteur Michel Leplay,² ceux qui aiment Péguy accueilleront avec une immense joie la sortie, toute récente, d'un ensemble d'études politiques et littéraires sur le fondateur des « Cahiers de la Quinzaine » (« Charles Péguy, l'écrivain et le politique », textes édités par Romain Vaissermann).³ Hommage, bien sûr, de l'École normale supérieure à l'un de ses plus fulgurants élèves, mais, surtout, vibrant appel à la levée définitive d'une quarantaine aussi injuste que stérile, plus riche d'enseignements sur ceux qui l'ont promulguée, sur le mal qu'ils nous ont fait, que sur son objet.

Tour à tour dreyfusard, catholique et socialiste, immensément républicain dans un monde où l'aristocratie de la pensée était plutôt monarchiste, orphelin de père, fils d'une rempailleuse de chaises, boursier n'accédant à la rue d'Ulm que par l'ardeur affamée de son mérite, défenseur des ouvriers mais passionnément nationaliste dès que vient poindre, sur la France, l'ombre conquérante d'un Guillaume II, notre homme, assurément, est complexe, ne se fonde dans aucun moule, semble multiplier les paradoxes, se soustraire, comme une anguille, à tous les pêcheurs d'étiquettes. Déjà, pendant les quatre décennies de sa pauvre et sublime existence, les innombrables éditorialistes, penseurs, pamphlétaires noircissant les pages d'une presse française alors en pleine apogée, s'arrachaient cheveux et barbes (que certains avaient fort longues) pour classer, déclasser, reclasser l'auteur du « Mystère de la charité de Jeanne d'Arc » dans un tiroir, une catégorie qui pussent, un moment au moins, les arranger, les calmer, leur donner l'impression de maîtriser le cas Péguy.

Ainsi, l'Action française. Tout connaisseur de Péguy sait parfaitement, et depuis toujours, que l'auteur de « Notre jeunesse », ce bouleversant por-

1 • Le Mécontemporain : Péguy, lecteur du monde moderne, Gallimard, Paris, 240 p.

2 • Charles Péguy, Desclée de Brouwer, Paris 1998, 202 p.

3 • Rue d'Ulm, Paris 2004, 332 p.

trait, publié en 1910, de l'anarchiste juif Bernard Lazare (le tout premier défenseur de Dreyfus) n'a strictement rien à voir avec les gens de Maurras. Qui d'ailleurs, dès la sortie de ce livre et pour les quatre ans qui resteront à vivre à Péguy, le rejettent, le conspuent avec des mots que seule cette époque de soufre et de braise est capable de produire. Péguy a beau être républicain quand Maurras est monarchiste, il a beau se proclamer dreyfusard, « socialiste », rien n'y fait : dans l'esprit des gens, aujourd'hui, malgré toutes les lumières et toutes les démonstrations de vérité, malgré Finkelkraut, il reste perçu, totalement à tort, comme l'un des maîtres à penser du fascisme à la française, c'est-à-dire de Vichy.

On recommandera donc la lecture, dans le livre cité plus haut, de l'admirable article de Guillaume Bourgeade, doctorant à l'Université de Paris-III, collaborateur de la « Revue des deux mondes », intitulé « Péguy et l'Action française ». Une petite trentaine de pages pour ausculter et radiographier, avec une lumineuse clarté, l'origine du malentendu. Où apparaît la figure décisive du maurrassien Henri Massis (1886-1970), critique littéraire, grand disciple du maître de Martigues, qui fera beaucoup, dès la mort du lieutenant Péguy près de Villeroy le 5 septembre 1914 (à 41 ans), pour récupérer la figure de celui qui avait si bien chanté Jeanne d'Arc, les saints Innocents et la cathédrale de Chartres.

Dans cette récupération, qui habitera l'entre-deux-guerres et préfigure celle, beaucoup plus scélérate, de Vichy, tout n'est pas faux. A commencer, bien sûr, par la question nationale, cette affaire de l'Alsace-Lorraine et de l'imminence de la guerre qui, de 1910 à 1914, fait du « socialiste » Péguy un homme paradoxalement beaucoup plus proche de Barrès que de Jaurès : « En temps de guerre, écrit-il dans "L'Argent suite", il n'y a plus qu'une politique, et c'est la politique de la Convention nationale. Mais il ne faut pas se dissimuler que la politique de la Convention nationale c'est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix. » Phrase aussi célèbre que terrible, que jamais, pendant tout le vingtième siècle et jusqu'à nos jours, le courant pacifiste (puis libertaire) de la gauche française ne lui pardonnera.

Neuf décennies après sa mort, l'illuminé de l'Histoire et de l'âme charnelle, l'infatigable défenseur de Dreyfus, le chantre de l'École républicaine et égalitaire, avec ses bussards noirs et ses craies blanches, n'a pas fini de nous interpeller. Par les paradoxes de son œuvre, le feu de sa plume, l'exemple passionné de sa vie. On aimerait qu'il soit là, parmi nous, au milieu des livres, à rugir et haranguer, faire vivre la vie, un peu plus fort.

Pascal Décaillet



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PHILLIPS COLLECTION WASHINGTON



Fondation Pierre Gianadda
Martigny Suisse

27 mai – 27 septembre 2004
Tous les jours de 9 h à 19 h